

Patti Smith

Just Kids

Traduit de l'américain par Héroïse Esquié

C'était l'été de la mort de Coltrane, l'été de l'amour et des émeutes, quand une rencontre fortuite à Brooklyn guida deux jeunes gens dans la vie de bohème, sur la voie de l'art. Patti Smith et Robert Mapplethorpe avaient vingt ans; elle deviendrait poète et performeuse, il serait photographe. À cette époque d'intense créativité, les univers de la poésie, du rock and roll et du sexe s'entrechoquent. Le couple fréquente la cour d'Andy Warhol, intègre au Chelsea Hotel une communauté d'artistes et de marginaux hauts en couleur, croise Allen Ginsberg, Janis Joplin, Lou Reed...

Just Kids commence comme une histoire d'amour et finit comme une élégie, brossant un inoubliable instantané du New York des années 1960-1970. Avec pudeur et émotion, Patti Smith retrace l'ascension de deux gamins inséparables qui insufflèrent à leur vie la même énergie qu'à leur art.

Cette édition est augmentée d'une postface de Patti Smith, hommage de l'auteur à Robert Mapplethorpe.

folio
folio-lesite.fr

A 45360 catégorie **F8**
ISBN 978-2-07-045360-3



Patti Smith et Robert Mapplethorpe.
Photo reproduite avec l'aimable autorisation de l'auteur.

folio

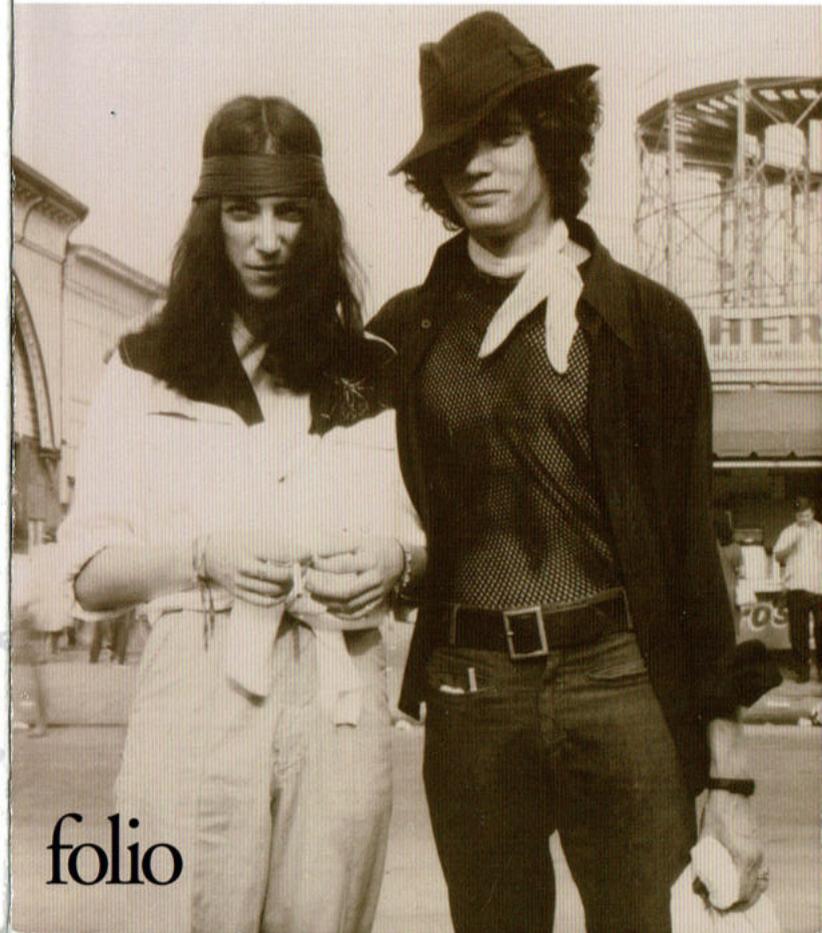
5438

Just Kids

Patti Smith

Patti Smith

Just Kids



folio



Patti Smith
(p.16)

[1946 -]

Robert Mapplethorpe
Mapplethorpe
(p.29)

[1946-1989, 43 ans]
† 9 mars 1989

Patricia (p.25)
Patti Smith

Just Kids → p.55,72

« rien que des gamins » (p.72)

Traduit de l'américain
par Héloïse Esquié → T.B.

ÉDITION AUGMENTÉE

Description de Horres, p. 338,339

« Nous étions pareils à Hansel et Gratel,
partis à l'aventure dans la forêt noire
du monde. Il y eut des tentations,
des sorcières et des démons dont nous
n'avions jamais rêvé, il y eut des
splendeurs que nous n'avions pas
devinées. »
(p.382)

Denoël



Patti Smith et Robert Mapplethorpe

Titre original :

JUST KIDS

Éditeur original: HarperCollins Publishers
© Patti Smith, 2010.

Bulfinch Press / Little, Brown & Co., 1990,
for the extract from « Flowers ».

© Éditions Denoël, 2010, pour la traduction française
et Gallimard, 2013, pour la traduction d'Au lecteur.

Ils avaient chacun un bolide
entre leurs mains, mais il
fallait qu'ils en découvrent
d'abord les commandes
par eux-mêmes. Ce livre
est le récit de cet apprentissage.

Artiste engagée, Patti Smith est née à Chicago en 1946. Issue d'une famille modeste, elle quitte le New Jersey pour partir travailler à New York en 1967. Elle y rencontre le photographe Robert Mapplethorpe et emménage avec lui au Chelsea Hotel. Habitée des clubs punk et rock du moment parmi lesquels le célèbre CBGB, elle crée le « Patti Smith Group ». Son premier single, *Hey Joe/Piss Factory* paraît en 1974. Suivront les albums *Horses*, *Radio Ethiopia*, *Easter* — avec notamment le tube *Because the Night* (1978), coécrit avec Bruce Springsteen — et *Wave*. En 1980, elle épouse Fred « Sonic » Smith (1949-1994), guitariste du groupe MC5, et met entre parenthèses sa vie d'artiste pour se consacrer à leurs deux enfants. L'album *Dream of Life* (1988), conçu avec son mari, lui permet de renouer avec la scène. Elle signe alors *Gone Again*, *Peace and Noise*, *Gung Ho*, *Land* et *Trampin'*. Admiratrice des textes d'Arthur Rimbaud et de William Blake dont elle donne des lectures, Patti Smith reçoit la médaille de commandeur de l'Ordre des Arts et Lettres en 2005 et entre au Rock and Roll Hall of Fame en 2007. Trois autres albums sont produits: *Twelve*, *The Coral Sea* et *Outside Society*. Son récit autobiographique, *Just Kids* (2010), a été récompensé par le National Book Award.

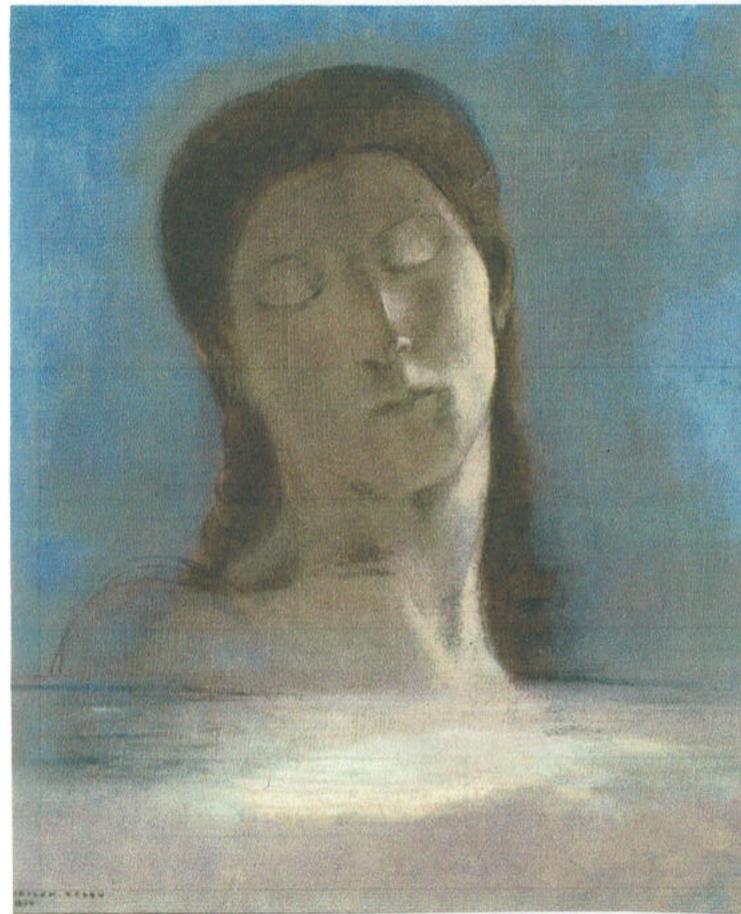
cf.
Le Monde
Cohen

attirée vers l'écran. C'était une froide matinée de mars, j'ai mis mon pull.

J'ai levé les stores et la lumière du jour a inondé le bureau. J'ai lissé le tissu lourd qui drapait ma chaise et choisi un livre de peintures d'Odilon Redon, que j'ai ouvert sur l'image d'une tête de femme flottant sur une petite étendue d'eau. Les Yeux clos. Un univers pas encore abîmé contenu sous les paupières pâles. Le téléphone a sonné, je me suis levée pour répondre.

C'était Edward, le frère cadet de Robert. Il m'a dit qu'il avait donné un dernier baiser à Robert pour moi, comme il me l'avait promis. Je suis restée inerte, figée; puis lentement, comme dans un rêve, je suis retournée à ma chaise. À cet instant, Tosca a commencé la sublime aria «Vissi d'arte». J'ai vécu pour l'amour, j'ai vécu pour l'art. J'ai fermé les yeux et joint les mains. La providence décidait des termes de mon adieu.

Vissi d'arte, vissi d'amore, non feci mal male ad anima
viva...! Con man furtiva quante miserie conobbi, aiutai...
Sempre con fe' sincera deidi fiori agli altar. Nell'ora del
dolore perché, perché signore perché me ne rimuneri così?
Diedi gioielli della madonna al manto, e diedi il canto agli
astri, al ciel, che ne ridean piu belli. Nell'ora del dolore,
perché, perché signore, perché me ne rimuneri così?



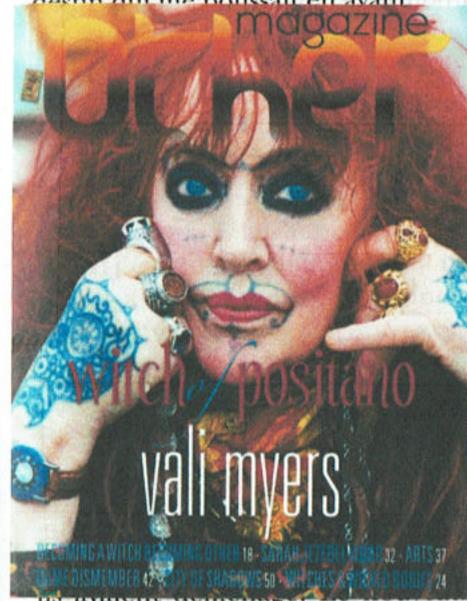
difficultés, mais il n'y avait pas de travail pour moi ici. On fermait le grand chantier naval et bientôt tout le monde allait se retrouver au chômage.

Je suis descendue à Market Street et j'ai fait étape chez Nedick's. J'ai glissé une pièce de vingt-cinq cents dans le juke-box, passé deux morceaux de Nina Simone et pris un café et un beignet d'adieu. J'ai traversé la rue pour rejoindre Filbert Street et la gare routière, en face de l'étal du bouquiniste que j'avais hanté ces dernières années. J'ai fait une pause devant l'emplacement où j'avais chapardé mon Rimbaud. À sa place, un exemplaire tout corné de *Love on the Left Bank*, avec des clichés noir et blanc granuleux de la vie nocturne parisienne à la fin des années cinquante. Les portraits de la belle Vali Myers qui dansait dans les rues du Quartier latin avec sa chevelure en bataille et ses yeux cernés de khôl m'ont profondément impressionnée. Je n'ai pas fauché le livre, mais j'ai gardé son image en tête.

J'ai eu un sacré choc en découvrant que le prix du billet pour New York avait presque doublé depuis la dernière fois que j'avais voyagé. Je ne pouvais pas me le payer. Je suis allée dans une cabine téléphonique pour réfléchir. Et telle une Clark Kent en jupon, j'ai été sacrément bien inspirée. J'ai manqué appeler ma sœur, mais j'avais trop honte pour rentrer à la maison. Or là, posé sur la tablette en dessous du téléphone, sur un épais volume des pages jaunes, il y avait un sac à main blanc, bien en évidence. Il contenait un médaillon et trente-deux dollars, presque une semaine de salaire à mon dernier boulot.

Malgré moi, j'ai pris l'argent et déposé le sac au

guichet, dans l'espoir que sa propriétaire récupère au moins le médaillon. Il n'y avait rien qui révélait son identité. Je ne peux que remercier, comme je l'ai bien souvent fait intérieurement toutes ces années durant, cette bienfaitrice inconnue. C'est elle qui m'a donné l'ultime encouragement, le porte-bonheur de la voleuse. J'ai accepté le don du petit sac à main blanc comme si c'était le doigt du destin qui me poussait en avant.



ée dans le bus. noir, et le vieil den. Ma petite enait quelques Illuminations, mon frère et Nous étions un bon jour pour ce lundi e m'attendait.

immédiatement gh Hall où j'ai Dekalb Avenue. J'espérais que le temps que suis allée frap- ue j'avais, mais locataire était un garçon poli. Il m'a désigné une chambre au fond de l'appartement: son colocataire connaîtrait peut-être la nouvelle adresse.

Je suis entrée dans la pièce. Sur un lit en métal très simple, un garçon était couché. Pâle et mince,

1. Maison de ville de grès rouge typique de New York.

Richard Pousette-Dart, p. 63



Richard Pousette-Dart - Wikipédia



Richard Pousette-Dart | Hulka Egg



Richard Pousette-Dart | MAMA



Richard Pousette-Dart - 20th Century & Con... Nov...



Richard Pousette-Dart - Artouch...



Richard Pousette-Dart - Roda...



Richard Pousette-Dart - ...



Richard Pousette-Dart | Pace Gallery



Richard Pousette-Dart - Wikip...

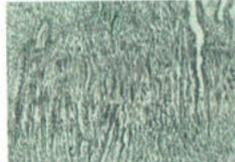


The Art of Richard Pousette-Dart (in French) | Idealart

Henri Michaux, p. 63



Dessin mescalmien, 1958 - ...



Dessins de Henri Michaux | memento



DESSIN MESCALMIEN by Hen...



Henri Michaux, Dessin m...



Dessin mescalmien - Cen...



Henri Michaux - Wikipédia



Dessin mescalmien by H...



Estimation Dessin Mich...



Henri Michaux - Dessin m...



Dessins d'écrivains - Collect...



Dessin post-mescalmien b...

Ma connaissance du LSD se résumait à des passages de *Collages*, un petit livre d'Anaïs Nin. Je ne savais rien de la culture psychédélique qui florissait à l'été 67. J'avais une vision romantique des drogues et les considérais comme sacrées, réservées aux poètes, aux musiciens de jazz et aux rituels indiens. Robert ne semblait absolument pas altéré ou bizarre. Il dégageait un charme doux et espiègle, timide et protecteur. Nous avons marché jusqu'à deux heures du matin et finalement, presque en même temps, nous nous sommes avoué que nous n'avions ni l'un ni l'autre d'endroit où dormir. Ça nous a fait rire. Mais il était tard et nous étions fatigués.

« Je crois que j'ai une idée », a-t-il dit.

Son ancien colocataire était en vacances.

« Je sais où il cache ses clefs; je ne pense pas que ça le gênerait. »

Nous avons pris le métro pour Brooklyn. Son ami vivait dans un petit appartement sur Waverly, près du campus du Pratt Institute. Nous avons emprunté une allée où il a trouvé la clef cachée sous une brique descellée, et nous sommes entrés.

À l'intérieur, nous avons tous deux été subitement pris de timidité. Pas tant parce que nous nous retrouvions seuls ensemble que parce que nous nous trouvions chez quelqu'un d'autre. Robert s'est employé à me mettre à l'aise puis, malgré l'heure tardive, il m'a demandé si j'aimerais voir ses travaux, qui étaient entreposés dans une pièce du fond.

Il les a étalés sur le sol pour me les montrer. Il y avait des dessins, des gravures, et il a déroulé plusieurs toiles qui m'ont fait penser à Richard Pousette-Dart et à Henri Michaux. Des énergies multiples rayonnaient des mots et des lignes calligraphiques

avait au plafond des médaillons finement ornés, de vrais plâtres du début du siècle, rien que ça.

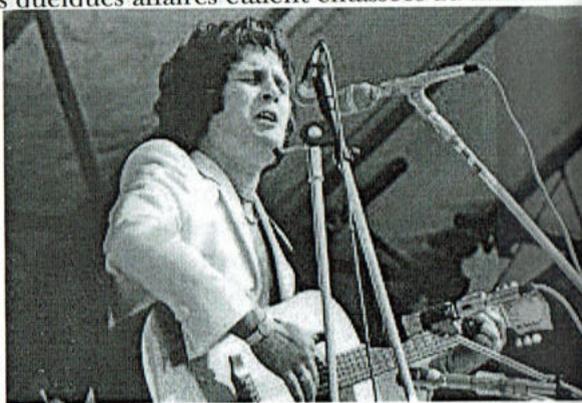
Robert m'avait promis qu'il allait en faire un nid douillet et, fidèle à sa parole, il s'est attelé aux travaux. Avant tout, il a lavé et frotté le poêle croûté avec de la laine de verre. Il a ciré le plancher, lavé les vitres et blanchi les murs à la chaux.

Nos quelques affaires étaient entassées au milieu

de la
soir
pou
tout
don
thèq
cuite
cadr
tapis

J'a
Robe
abat-
était
des
pass
perle
Au d
vu u
nise

Je
père
abse
les n
de la
et de
des



Tim Hardin



Rimbaud

Bob Dylan

Lotte Lenya



Piaf

Genet

John Lennon

préparé un coin bureau avec une petite table de travail et le tapis magique effiloché.

Nous avons mis nos biens en commun. Mes quelques disques étaient rangés dans le cageot orange avec les siens. Mon manteau d'hiver était pendu à côté de son gilet en peau de mouton.

Mon frère nous avait fait cadeau d'un nouveau diamant pour notre électrophone, et ma mère nous avait préparé des sandwiches aux boulettes. Nous les avons mangés en écoutant Tim Hardin avec bonheur. Ses chansons devenaient nos chansons, l'expression de notre jeune amour. Ma mère nous a également envoyé un colis de draps et de taies d'oreillers. Ils étaient doux et familiers, possédant le lustre conféré par des années d'usage. Ils me faisaient penser à elle quand elle se tenait dans le jardin à contempler avec satisfaction la lessive qui séchait sur le fil.

Tou-
chant

Mes objets favoris se mêlaient avec le linge. Mon coin bureau était un fouillis de pages manuscrites, de classiques qui sentaient le moisi, de jouets cassés et de talismans. J'ai punaisé des photos de Rimbaud, Bob Dylan, Lotte Lenya, Piaf, Genet et John Lennon, au-dessus d'un bureau de fortune où j'avais disposé mes plumes, mon encrier et mes carnets — mon bazar monastique.

En venant à New York, j'avais apporté quelques crayons de couleur et une ardoise pour dessiner. J'avais dessiné une fille attablée devant des cartes retournées, une fille qui prédisait son propre avenir. C'était le seul dessin que j'avais à montrer à Robert, qui l'a beaucoup aimé. Il voulait que je découvre ce que ça faisait de travailler avec du bon papier et des crayons de qualité supérieure, et il m'a prêté son

Nous nous approchions de la fontaine, l'épicentre de l'activité, lorsqu'un couple plus âgé s'est arrêté pour prenait pla affectueuse

« Oh, pre mari un pe artistes. Peu — Arrête a-t-il répliqu

Les feuil des citrouill de Clinton

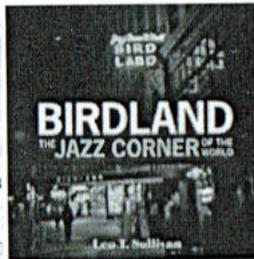
Nous noi apercevions l'étoile du l'appelait n le t de Robe pour que je

Je comm confiance a il se précoc comment n Selon moi, de soucis. I j'avais beau inquiétudes pratique de

Conscien quête de lu de sa méta représentai et dans son



Pershing Rifles



Birdland / John Coltrane



Birdland / John Coltrane

commerce, et les espoirs que son père avait placés en lui. À l'âge de dix-sept ans, le prestige des Pershing Rifles, avec leurs boutons en cuivre, leurs bottes luisantes, leurs galons et leurs rubans, lui avait tourné la tête. C'était l'uniforme qui l'attirait, exactement comme c'étaient les aubes de l'enfant de chœur qui l'avaient attiré vers l'autel. Mais sa loyauté, c'était à l'art qu'il la réservait, pas à l'Église ni à la nation. Ses perles, sa salopette et son gilet en peau de mouton n'étaient pas seulement un costume mais une expression de sa liberté.

Après le travail, je le retrouvais *downtown* et nous marchions dans la lumière filtrée de jaune de l'East Village, dépassant le Fillmore East, l'Electric Circus et le Five Spot, refaisant l'itinéraire de notre première promenade ensemble.

C'était excitant rien que de se tenir devant la terre sacrée du Birdland, qui avait été béni par John Coltrane, ou du Five Spot, sur St. Mark's Place, où Billie Holiday chantait souvent, où Eric Dolphy et Ornette Coleman avaient ouvert le champ du jazz comme des ouvre-boîtes humains.

Nous ne pouvions pas nous payer l'entrée. D'autres fois, nous visitions des musées. Nous avions tout juste assez d'argent pour un seul ticket, donc l'un d'entre nous entraînait, regardait l'exposition et la racontait à l'autre.

Lors d'une de ces sorties, nous sommes allés au Whitney Museum, qui avait ouvert assez récemment dans l'Upper East Side. C'était mon tour d'entrer, et à contrecœur j'ai pénétré sans lui dans l'enceinte de l'établissement. Je ne me rappelle pas l'exposition, mais je me souviens très bien d'avoir jeté un coup d'œil par une des seules fenêtres trapézoïdales

du musée, et d'avoir vu Robert qui fumait une cigarette adossé à un parcmètre.

Il m'attendait. Comme nous nous dirigeons vers le métro, il a dit: « Un jour, nous entrerons ensemble, et c'est nos œuvres qui seront exposées. »

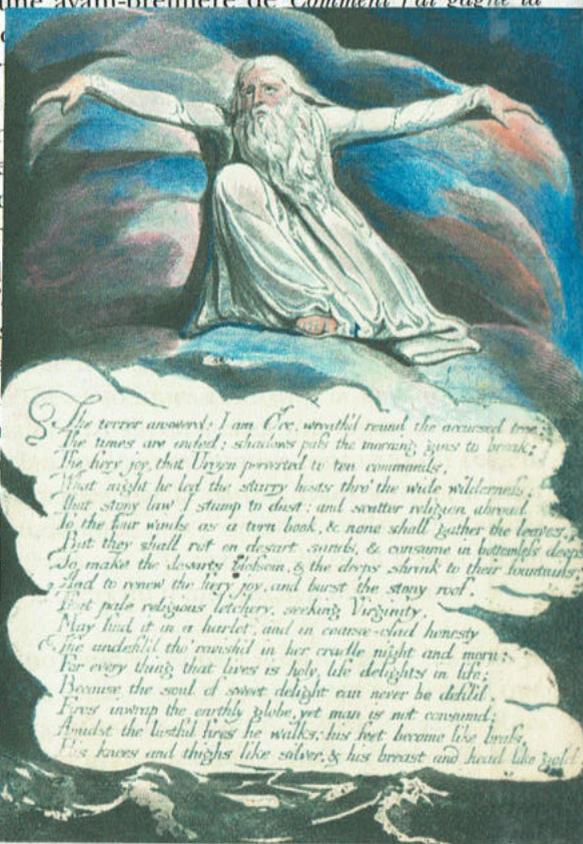
Quelques soirs plus tard, Robert m'a fait une surprise; il m'a emmenée au cinéma pour la première fois. Un de ses collègues lui avait refilé deux places pour une avant-première de *Comment j'ai gagné la*

guerre
import
J'étais
a dorm
séance

Le c
préfér
film q
and C
jeune
Penda
lorsqu

anorn
s'il vo
tait sa
recon
pas tr
tout u

4 nov.
1966
Le
lui ai
j'avai
J'y av
L'éto
No



nos livres d'art. Dans ma collection, il y avait De Kooning, Dubuffet, Diego Rivera, une monographie de Pollock et une petite pile de numéros d'*Art international*. Robert avait plusieurs volumineux ouvrages richement illustrés qu'il avait achetés chez Brentano's sur l'art tantrique, Michel-Ange, le surréalisme et le dessin érotique. Nous y avons ajouté des catalogues d'occasion de John Graham, Gorky, Cornell et Kitaj qui nous ont coûté moins d'un dollar chacun.

Ceux auxquels nous tenions le plus, c'étaient nos livres sur William Blake. Je possédais un très joli facsimilé des *Chants de l'innocence et de l'expérience*, et je les lisais souvent à Robert avant de dormir. J'avais aussi une édition de ses œuvres complètes sur papier vélin, et il avait l'édition Trianon Press de son *Milton*. Nous admirions tous deux le portrait du frère de Blake, Robert, qui était mort jeune: il était représenté avec une étoile à ses pieds. Nous nous appropriions la palette de Blake: des nuances de rose, de jaune de cadmium, de vert mousse — des couleurs qui semblaient générer de la lumière.

Un soir de la fin novembre, Robert est rentré un peu ébranlé. Il y avait des eaux-fortes à vendre chez Brentano's. Parmi elles se trouvait un tirage d'une planche originale d'*America: A Prophecy*, avec le monogramme de Blake en filigrane. Il l'avait sorti de son portfolio et l'avait glissé dans la jambe de son pantalon. Robert n'avait pas l'étoffe d'un voleur; il n'avait pas les nerfs assez solides. Il avait agi sur un coup de tête, à cause de l'amour pour Blake que nous partagions. Mais à la fin de la journée, il avait perdu courage. Il avait imaginé qu'il était soupçonné, s'était esquivé dans les toilettes,

moins. Nous vivions de pain rassis et de ragoût en boîte. Nous n'avions pas assez d'argent pour aller où que ce soit, nous n'avions pas la télévision, pas le téléphone, pas la radio. Nous avions notre électrophone, toutefois, et nous remontions le bras de sorte qu'un disque choisi passe encore et encore pendant notre sommeil.



Janet
Hamill

Il me fallait un boulot. Mon amie Janet Hamill s'était fait engager à la librairie Scribner's et une fois de plus, comme à la fac, elle a trouvé le moyen de me tendre une main secourable et de partager avec moi sa bonne fortune. Elle a parlé à ses supérieurs, et ils m'ont offert un poste. Pour moi, ça ressemblait à un boulot rêvé, travailler dans la boutique de la prestigieuse maison d'édition qui avait abrité des écrivains tels qu'Hemingway et Fitzgerald, et leur éditeur, le grand Maxwell Perkins. Là où les Rothschild achetaient leurs livres, où des tableaux de Maxfield Parrish étaient accrochés dans l'escalier.

Scribner's était sis dans un magnifique bâtiment classé monument historique au 597 de la 5^e Avenue. La devanture vitrée Art déco avait été dessinée par Ernest Flagg en 1913: un espace à deux niveaux avec un entresol derrière une débauche de verre et d'acier, sous une voûte bordée de claires-voies. Chaque matin je me levais, m'habillais consciencieusement et faisais les trois changements de métro pour rejoindre le Rockefeller Center. Pour travailler chez Scribner's, je revêtais l'uniforme d'Anna Karina dans *Bande à part*: pull sombre, jupe écossaise, collants noirs et chaussures plates. On

m'a placée à l'accueil téléphonique, sous l'égide de Faith Cross, une femme bienveillante et prodigue en encouragements.

Pour moi, c'était une chance d'être associée avec une librairie d'un tel poids historique. Mon salaire était plus élevé, et j'avais Janet pour confidente. Je m'ennuyais rarement, et quand je ne savais pas quoi faire, j'écrivais au dos du papier à en-tête de Scribner's, comme Tom dans *La Ménagerie de verre*, qui gribouillait des poèmes à l'intérieur de boîtes en carton.

Robert était de plus en plus déprimé. Ses journées



et il était moins bien payé
temps partiel chez Brenta-
il était épuisé et découragé
il a arrêté de créer.

missionner. Le boulot et son
aient pas le sacrifice. Après
il a accepté, à contrecœur.
à travailler avec diligence: il
e montrer ce qu'il avait réa-
chez Scribner's. Cela ne me
porter l'argent du ménage.
ui. Je pouvais encore créer
e lui offrir une situation qui
nner sans compromission à

péniblement frayé un che-
le trouvais qui m'attendait
t, prêt à me frotter les mains
l'aurait dit en mouvement
l'eau à chauffer sur le four-
es, accrochait mon manteau,
vue le dessin qu'il était en

train de fa
quait quel
à croire qu
son esprit.
s'agissait p
qu'il avait

Comme
ne deman
clients exc
avec ses g
Hepburn c
avec un fo
schild avec
nous nous

ghettis en examinant sa nouvelle création. Le tra-
v-

v
é
si
ti
n
av
n
n
Pl
m
rc
qu
wi
nc
de
m

miner laquelle
ante, et Robert
a sandwicherie,
pendant qu'impregner de l'esprit de Genet j'allais
chipper le taille-crayon en cuivre ou les crayons de



couleur dont nous avions tant besoin. J'avais une vision plus romantique de la vie d'artiste et de ses sacrifices. J'avais lu un jour que Lee Krasner avait volé des couleurs pour Jackson Pollock. Je ne sais pas si c'était vrai, mais l'histoire m'inspira. Robert se tracassait de son incapacité à assurer notre survie. Je lui disais de ne pas s'inquiéter, que se consacrer au grand art est une récompense qui se suffit à elle-même.

La nuit, nous passions les disques au son desquels nous aimions dessiner sur notre électrophone déglingué. Parfois nous jouions à un jeu intitulé «Le disque de la soirée». La pochette de l'album choisi était placée bien en vue sur le manteau de la cheminée. Nous passions le disque en boucle, et la musique décidait de la trajectoire de la soirée.

Cela ne me dérangeait pas de travailler dans la pénombre. Je n'étais guère plus qu'une étudiante. Robert, en revanche, même s'il était timide, peu loquace, et en décalage apparent avec ceux qui l'entouraient, était très ambitieux. Duchamp et Warhol étaient ses modèles. Le grand art et la haute société; il visait les deux. Nous formions un curieux mélange de Drôle de frimoussé et de Faust. → Funny Face

On ne saurait imaginer le bonheur commun qui nous emplissait lorsque nous dessinions ensemble. Pendant des heures, nous nous absorbions complètement dans ce que nous faisons. Sa capacité à se concentrer pendant de longues périodes déteignait sur moi et j'apprenais à son exemple. Quand nous faisons une pause, je faisais chauffer de l'eau pour préparer du Nescafé.

Lorsque nous avons terminé une plage de travail particulièrement féconde, nous allions nous

il avait refusé. Il était déterminé à prouver que son père avait tort. *D'où sa volonté d'avoir du succès*

Nous avons tous échangé embrassades et félicitations en partant. Harry est resté en retrait. « Ce que je crois, c'est qu'ils ne sont pas mariés du tout », a-t-il dit à voix haute. *→ République à la con!
(lucide)*

Robert découpait des silhouettes de phénomènes de foire dans un grand livre broché sur Tod Browning. Hermaphrodites, microcéphales et siamois jonchaient le sol. J'étais déconcertée, car je ne voyais pas le rapport entre ces images et le goût récent de Robert pour la magie et la religion.

Comme toujours, je me suis débrouillée pour rester en phase avec lui par le biais de mes propres dessins et poèmes. J'ai dessiné des personnages du cirque et inventé des histoires à leur sujet — sur Hagen Waker, le funambule nocturne, Balthazar, le garçon à la face d'âne, et Aratha Kelly avec sa tête en forme de lune. Robert ne savait pas davantage expliquer ce qui l'attirait dans les *freaks* que moi pourquoi j'en créais. *Introuvables*

C'est dans cette perspective que nous allions à Coney Island pour visiter les *sideshow*s. Nous avons tenté Hubert's sur la 42^e Rue, qui abritait autrefois Wago, la Princesse Serpent et un cirque de puces, mais la boîte avait fermé en 1965. Nous avions tout de même trouvé un petit musée où étaient exposés des membres et embryons humains dans des bocaux de formol, et Robert s'est mis en tête d'utiliser un élément de ce genre dans une installation. Il a demandé autour de lui où il pouvait trouver ce genre de chose, et un ami lui a parlé des ruines de l'an-

cien City Hospital sur Welfare Island (aujourd'hui Roosevelt Island).

Un dimanche, nous avons fait l'excursion avec nos amis de Pratt. Sur l'île, nous avons visité deux sites. Le premier, un bâtiment tentaculaire du XIX^e siècle qui avait l'aura d'un asile d'aliénés. C'était l'hôpital de la Petite Vérole, premier établissement américain à avoir accueilli les victimes de l'épidémie. Seulement séparés de l'édifice par du fil barbelé et des bris de verre, nous avons imaginé la mort par lèpre, la peste.

Les autres ruines étaient ce qui restait de l'ancien City Hospital, avec son architecture institutionnelle sévère, qui serait finalement démolie en 1994. Quand nous sommes entrés, nous avons été frappés par le silence et une curieuse odeur médicinale. En parcourant une salle après l'autre, nous avons vu des étagères garnies de médicaments dans des bocaux qui étaient brisés, vana-
page. Robert a passé
à trouver ce qu'il
nt dans le formol,



Hagen Waker

Robert en faisait un
mes tous convenus.
e trouvaille pendant
dans son silence, je
joie anticipée qu'il
t il pourrait la faire
d'art. Nous avons
quitté nos amis sur Myrtle Avenue. Juste comme
nous tournions dans Hall Street, le bocal de verre
a inexplicablement glissé de ses mains et s'est pul-
vérisé sur le trottoir, à quelques pas de notre porte.

Son expression ne m'a pas échappé. Il était tellement abattu que nous n'avons rien trouvé à dire, ni l'un ni l'autre. Le bocal que nous avions dérobé était resté sur son étagère pendant des décennies, sans être dérangé. C'était presque comme s'il lui avait ôté la vie. « Monte, a-t-il dit. Je vais nettoyer. » Nous n'en avons jamais reparlé. Il y avait quelque chose avec ce bocal. Les bris de son verre lourd semblaient présager l'assombrissement qui allait gagner notre existence; nous n'en parlions pas, mais nous semblions l'un et l'autre affligés d'une vague nervosité.

Début juin, Valerie Solanas a tiré sur Andy Warhol. Robert, qui n'était pas sentimental, en général, à propos des artistes, en a été profondément affecté. Il adorait Andy Warhol, qu'il considérait comme notre plus grand artiste vivant. C'était ce qui chez lui se rapprochait le plus de l'adulation. Des artistes comme Cocteau ou Pasolini, qui confondaient la vie et l'art, il les respectait, mais pour lui, le plus intéressant d'entre eux, c'était Andy Warhol, qui rendait compte de la mise en scène humaine dont sa Factory tapissée d'argent était le théâtre.

Je ne partageais pas le sentiment de Robert sur la question. Le travail de Warhol reflétait une culture que je voulais éviter. Je détestais la soupe, et la boîte ne m'emballait guère. Ma préférence allait à l'artiste qui transforme son temps plutôt qu'à celui qui se contente de le refléter.

Peu après, un de mes clients m'a lancée dans une grande discussion sur nos responsabilités politiques. C'était une année d'élection, et il représentait Robert Kennedy. La primaire de Californie

était imminente, et nous sommes convenus de nous revoir ensuite. La perspective de travailler pour quelqu'un qui partageait les idéaux que je chérissais et promettait de mettre fin à la guerre du Viêt-Nam m'enthousiasmait. Je voyais la candidature de Kennedy comme une voie par laquelle l'idéalisme pouvait se transformer en action politique significative de sorte que quelque chose puisse s'accomplir afin d'aider vraiment les plus démunis.

Encore secoué par la tentative d'assassinat, Robert est resté à la maison pour faire un dessin en hommage à Andy. Je suis rentrée voir mon père. C'était un homme sage et juste, et je voulais son



Valery Solanas

Andy Warhol

radieux s'était offert au monde comme une promesse. Mais il avait été abattu en traversant les cuisines de l'hôtel Ambassador. Nous nous sommes de nouveau installés devant la télévision, main dans la main, en attendant des nouvelles de son état.

Le sénateur Robert F. Kennedy était mort.

« Papa, papa », ai-je sangloté, enfouissant le visage dans le creux de son épaule.

Mon père a mis son bras autour de moi. Il n'a pas dit un mot. Il était revenu de tout, j'imaginais. Mais

moi il me semblait que le monde extérieur se délitait et, de plus en plus, le mien également.

À mon retour, l'appartement était rempli de découpes de statues: les torses et les fesses des Grecs, les *Esclaves* de Michel-Ange, des images de marins, de tatouages et d'étoiles. Pour ne pas rester à la traîne, j'ai lu à Robert des passages du *Miracle de la rose*. Mais il avait toujours une longueur d'avance. Je lisais Genet, mais on aurait dit qu'il devenait Genet.

Il a troqué son gilet en peau de mouton et ses perles contre un uniforme de marin. Il n'aimait pas spécialement la mer. Dans son costume et sa casquette de marin, il évoquait le Robert Querelle de Genet dessiné par Cocteau. La guerre ne l'intéressait nullement, mais les reliques et les rituels de la guerre l'attiraient. Il admirait la beauté stoïque des pilotes kamikazes japonais qui faisaient don de leurs vêtements — chemise méticuleusement pliée, foulard de soie blanche — avant la bataille.

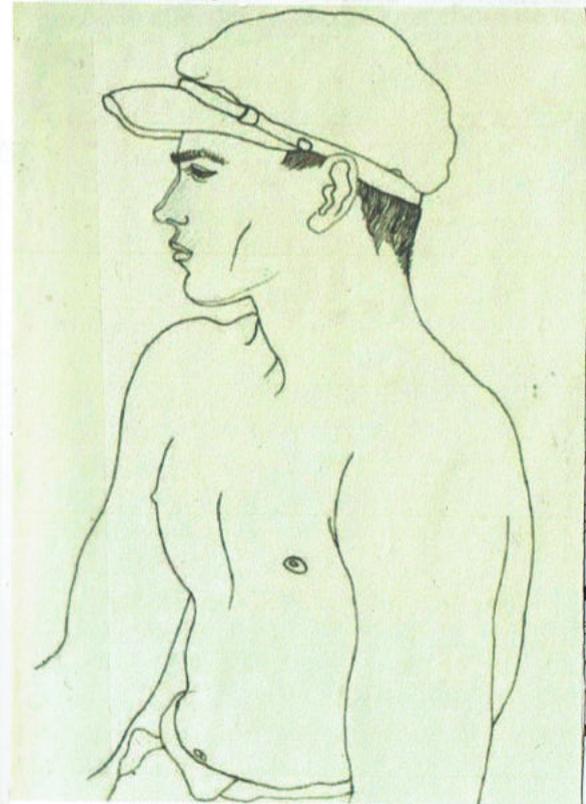
J'aimais participer à ses fascinations. Je lui ai trouvé un caban et un foulard de pilote en soie, même si ma perception de la Seconde Guerre mondiale était filtrée par le souvenir de la bombe et du *Journal d'Anne Frank*. Je reconnaissais l'existence de son univers, tout comme il entrait de bonne grâce dans le mien. Par moments, cependant, ses transformations soudaines me déconcertaient et, même, me bouleversaient. Lorsqu'il a recouvert de cellophane les murs et le médaillon de plafond de notre chambre, je me suis sentie rejetée, car il était visible qu'il agissait plutôt pour lui que pour moi. Il espérait que ce serait excitant, mais je n'y voyais qu'un miroir déformant. Le démantèlement de la

chapelle romantique dans laquelle nous dormions m'a beaucoup chagrinée.

Il était déçu que ça ne me plaise pas. « Qu'est-ce tu t'imaginais? je lui ai demandé.

— Je ne m'imagine rien, a-t-il insisté. Je ressens les choses. »

Il était gentil avec moi, mais je voyais bien qu'il était ailleurs. Je le connaissais peu bavard, mais je n'avais pas l'habitude de ses ruminations silencieuses. Quelque chose le tracassait, qui n'avait rien à voir avec l'argent. Il n'a jamais cessé de me témoi-



Robert Querelle de Jean Genet
dessiné par Jean Cocteau

urnait
mon
cise-
mur.
is ce
à lire
as de
parte-
vail à
ks, de
ne lui
t état.
Je me
biques
travail
e. « Ça
erie »,
ué un
ad il a

fini, il s'est contenté de hausser les épaules. « Un moment de folie », a-t-il dit pour seul commentaire.

Est arrivé un moment où l'esthétique de Robert est devenue si dévorante que j'ai été gagnée par l'impression qu'il ne s'agissait plus de notre univers, mais du sien. Je croyais en lui, mais il avait métamorphosé notre nid en un théâtre de sa propre conception. La toile de fond veloutée de notre fable avait été remplacée par des stores métalliques et du satin noir. Le mûrier blanc était drapé de grillage lourd. Pendant qu'il dormait, je faisais les cent pas, ricochant comme une colombe qui se heurte aux confins solitaires d'une boîte de Joseph Cornell.

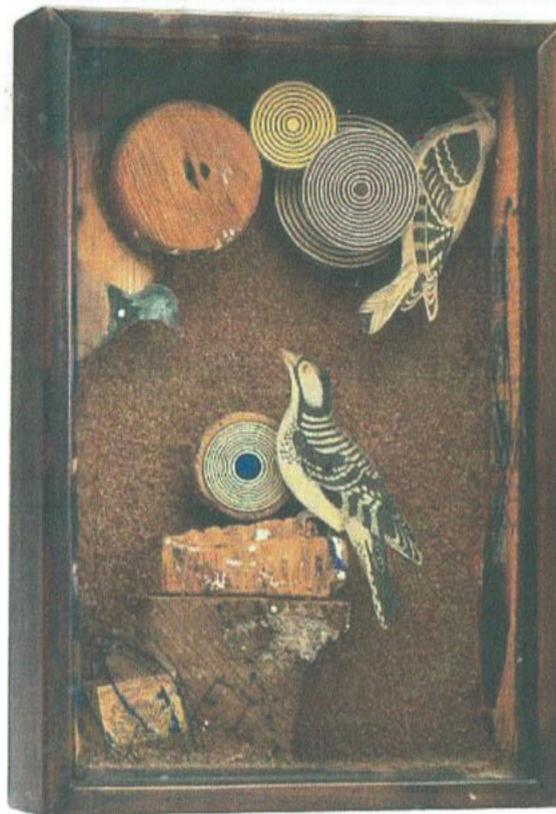
été
1968

Séparation avec Robert

Nos soirées mutiques me mettaient des fourmis dans les jambes. Quelque chose dans le changement de temps marqua également un changement en moi. Je ressentais un désir, une curiosité et une animation qui semblaient s'étouffer le soir au moment de refaire le trajet du métro à Hall Street. Je me suis mise à m'arrêter plus souvent chez Janet sur Clinton, mais si je restais trop longtemps Robert manifestait une impatience qui ne lui ressemblait guère, et une possessivité de plus en plus appuyée. « Je t'ai attendue toute la journée », lançait-il.

Howard
(Howie)
Michels

Peu à peu, j'ai commencé à passer plus de temps avec de vieux amis du secteur de Pratt, en particulier le peintre Howard Michels. C'était le garçon que je cherchais le jour où j'avais rencontré Robert. Il s'était installé sur Clinton avec l'artiste Kenny Tisa, mais à ce moment-là il vivait seul. Ses



Boîte de Joseph Cornell



Howard « Howie » Michels et Patti Smith

phy-
ins,
de
suis
dre
wie,
pas-
un
jets,
irais
vous
t, je
sur
pour
que.
nent
as sa
moi,
moi
tra-
ert a
cune
parta-
op où
rtager
Lower
ange-
ait un
staller

fini, il
mome

Est :
est de
l'impr
mais d
morph
conce
avait é
satin n
lourd.
ricoch
confin



From the Archives: Fritz Bullman on the...
www.artnews.com



Who Is Hans Hofmann, and Why L...
www.artnews.com



Hans Hofmann. F
www.moma.org



Hans Hofmann | Rising M...
www.artly.net



Hans Hofmann - Wikip...
en.wikipedia.org



THE ARTIST - HANS HOFMANN
www.hanshofmann.org

été
1968

Nos
dans le
ment c
en me
une ar
mome
Je me s
sur Cli
manifes
guère, e
«Je t'ai :
Peu à
avec de
culier le
çon que
Robert.
Kenny J

Howard
(Howie)
Mickel

immenses tableaux évoquaient la puissance physique de l'école Hans Hofmann, et ses dessins, sans y perdre leur originalité, rappelaient ceux de Pollock et de De Kooning.

Assoiffée de contact comme je l'étais, je me suis tournée vers lui. J'ai pris l'habitude de lui rendre fréquemment visite en rentrant du travail. Howie, comme on l'appelait, parlait bien, il était passionné, cultivé et engagé politiquement. C'était un soulagement de pouvoir discuter de tous les sujets, de Nietzsche à Godard, avec quelqu'un. J'admirais son travail et je me réjouissais des affinités que nous révélaiement ces visites. Mais au bout d'un moment, je n'ai pas été d'une franchise limpide avec Robert sur la nature de notre intimité croissante.

Avec le recul, l'été 1968 a correspondu pour Robert et pour moi à un temps d'éveil physique. Je n'avais pas encore deviné que le comportement contradictoire de Robert prenait sa source dans sa sexualité. Je savais qu'il tenait profondément à moi, mais l'idée m'a traversée qu'il s'était lassé de moi physiquement. Par certains côtés, je me sentais trahie, mais en réalité c'est moi qui l'ai trahi.

J'ai déserté notre petit nid de Hall Street. Robert a été anéanti. Mais il ne pouvait toujours offrir aucune explication au silence qui nous avait engloutis.

Me défaire du monde que Robert et moi partageons n'allait pas sans peine. Je ne savais trop où aller, aussi lorsque Janet m'a proposé de partager un sixième étage sans ascenseur dans le Lower East Side, j'ai sauté sur l'occasion. Cet arrangement, bien que douloureux pour Robert, était un moindre mal — cela valait mieux que de m'installer seule ou avec Howie.

perron sur lequel j'avais dormi l'été précédent. J'ai punaisé au mur mes dessins rescapés. Puis, sur un coup de tête, je me suis rendue chez Jake's Art Supplies pour acheter des tubes d'huile, des pinceaux et de la toile. J'allais me mettre à peindre, c'était décidé.

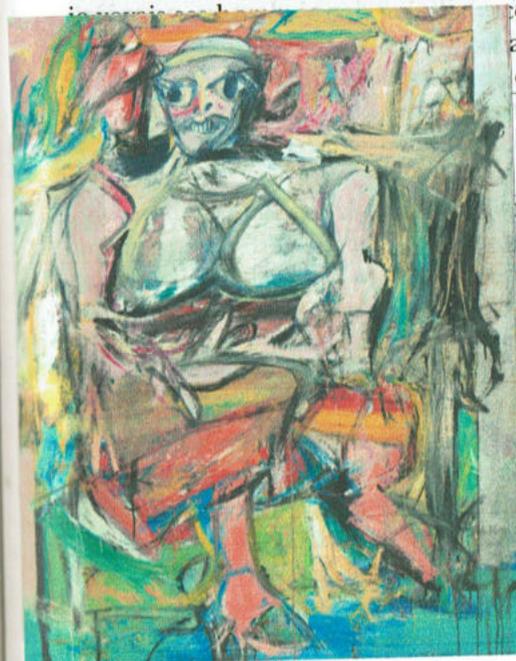
Quand j'étais avec Howie, je l'avais observé en train de peindre. Sa méthode possédait une dimension abstraite et physique qui n'existait pas chez Robert, et je me suis rappelé mes propres ambitions de jeunesse, prise du désir de prendre moi-même le pinceau. Je suis allée au MoMA avec mon appareil photo, en quête d'inspiration. J'ai fait une série de clichés en noir et blanc de Woman I de De Kooning et les ai fait développer. Puis je les ai scotchés au mur et j'ai entrepris de faire le portrait de la femme. Cela m'amusait de faire le portrait d'un portrait.

Robert était toujours à San Francisco. Il avait écrit que je lui manquais et qu'il avait accompli sa mission de découvrir des choses sur lui-même. Tout en me parlant de ses expériences avec des hommes, il m'assurait de son amour.

Ma réaction à son aveu a été plus viscérale que je ne l'avais prévu. Dans mon expérience, rien ne m'avait préparée à une chose pareille. J'avais le sentiment d'avoir manqué à mes engagements envers lui. Je croyais qu'un homme devenait homosexuel lorsqu'il ne trouvait pas la femme qu'il fallait pour le sauver, conception fausse que m'avait inspirée l'union tragique de Rimbaud et Verlaine. Toute sa vie, Rimbaud regretta de n'avoir pas trouvé une femme avec qui il puisse partager tout son être de chair et d'esprit.

Dans mon imagination livresque, l'homosexualité

était une malédiction poétique — j'avais glané ces idées dans Mishima, Gide, Genet. Je ne savais rien de la réalité de l'homosexualité. Je pensais qu'elle allait irrévocablement de pair avec l'affectation et l'extravagance. Je m'enorgueillissais de ne pas porter de jugement, mais j'en avais une conception étroite et provinciale. Même en lisant Genet, je me sentais étranger à ce mystique de la sexualité. Je n'avais pas pleinement compris ce qu'il était en tant que



Woman I de Willem de Kooning

À son retour de San Francisco, Robert semblait à la fois triomphant et perturbé. Mon espoir était de le voir revenir transformé et ce fut le cas, mais pas de la façon dont je l'aurais imaginé. Il semblait rayonner, il ressemblait davantage à ce qu'il était

Pendant un temps, Robert m'avait protégée, après quoi il était devenu dépendant de moi puis



Jacques Henri Lartigue | ...
www.michaelhoppengallery...



Jacques-Henri Lartigue, Flore...
www.jacksonfineart.com



Jacques Henri Lartigue: ...
www.amazon.ca



Jacques Henri Lartigue...
kash.org



Jacques Henri Lartigue | Michael Hop...
www.michaelhoppengallery.com



Jacques-Henri Lartigue...
www.girterest.com



Arguably the youngest ...
www.imagingresource.com



Florette and Jacques-Henri Lartigue | Inter...
www.fcp.org



Jacques Henri Lartigue...
bukowski.com

Sama

Jacques-Henri Lartigue

Il avait lui aussi un chemin à suivre et n'aurait d'autre choix que de m'abandonner en route.

Nous avons appris que nous voulions trop. Nous ne pouvions donner qu'en fonction de ce que nous étions et de ce que nous avions. Séparés, nous réalisions avec une clarté plus éclatante encore que nous ne voulions pas être l'un sans l'autre.

J'avais besoin de quelqu'un à qui parler. Je suis rentrée dans le New Jersey pour les vingt et un ans

de ma sœur Linda. Toutes deux dans les affres du passage à l'âge adulte, nous nous sommes mutuellement consolées. Je lui ai apporté un livre de photos de Jacques-Henri Lartigue. En le feuilletant, nous avons conçu le rêve de visiter la France. Nous avons passé une bonne partie de la nuit à échafauder des plans et nous nous sommes souhaité bonne nuit avec la promesse d'aller à Paris ensemble — ce qui ne serait pas un mince exploit pour deux filles qui n'étaient jamais montées dans un avion.

Cette perspective m'a soutenue à travers l'hiver interminable. J'ai fait des heures supplémentaires chez Scribner's et mis de l'argent de côté en concoctant notre itinéraire: je situais sur la carte les ateliers et les cimetières, j'élaborais un parcours pour ma sœur et moi comme je préparais autrefois les avancées tactiques de notre armée d'enfants.

Je ne dirais pas que cette période a été productive pour Robert et moi sur le plan artistique. L'intensité de sa confrontation avec la nature qu'il avait refoulée près de moi et trouvait à présent à travers Terry submergeait Robert. Et s'il en retirait une satisfaction indéniable, il semblait néanmoins manquer d'inspiration, voire s'ennuyer — peut-être ne pouvait-il s'empêcher d'établir des comparaisons entre l'atmosphère de leur vie et celle de la vie qui avait été la nôtre.

«Patti, personne ne voit comme toi et moi», me dit-il.



Un je-ne-sais-quoi dans l'atmosphère printanière, combiné au pouvoir reconstituant de Pâques, nous

suis tombée sur des graffitis qui m'ont poussée vers la planche à dessin. Dans un magasin d'arts plastiques, nous sommes restées des heures à examiner de magnifiques papiers à dessin français, avec en filigrane des anges aux contours exquis. J'ai acheté des crayons, quelques feuilles de papier Arches, et j'ai choisi un grand portfolio rouge avec des rubans de toile — il m'a servi de table de fortune sur mon lit. Une jambe repliée, l'autre pendant sur le côté, je dessinais avec confiance.

J'ai traîné mon portfolio de galerie en galerie. Nous avons rejoint une troupe de musiciens de rue et fait la manche avec eux. Je travaillais sur mes dessins et j'écrivais, Linda prenait des photos. Nous nous sommes nourries de pain et de fromage, avons bu du vin algérien, attrapé des poux, porté des décolletés bateau et traîné joyeusement nos guêtres dans les ruelles parisiennes.

Nous sommes allées voir *One Plus One*, de Godard. Le film m'a fait une impression énorme sur le plan politique, et il a renouvelé mon affection pour les Rolling Stones. À peine quelques jours après, sur la couverture de tous les journaux français, le visage de Brian Jones: *Est Mort, 27 Ans*. Cela m'a fait de la peine de ne pouvoir assister au concert gratuit qu'ont donné les Rolling Stones restants pour plus de deux cent cinquante mille personnes à Hyde Park, où Mick Jagger lâcha trois mille cinq cents papillons blancs dans le ciel londonien. J'ai mis de côté mes crayons de couleur pour entreprendre un cycle de poèmes dédiés à Brian Jones; c'était la première fois que j'exprimais mon amour du rock and roll dans mon travail.

Notre balade jusqu'au bureau d'American

Express pour envoyer et recevoir du courrier constituait l'un des temps forts de nos journées. Il y avait toujours un mot de Robert, des petites lettres amusantes qui décrivaient son travail, sa santé, ses épreuves, et toujours son amour.

Il avait temporairement quitté Brooklyn pour Manhattan: il partageait un loft sur Delancey avec Terry, avec qui il était resté en bons termes, et deux amis à lui, qui tenaient une compagnie de déménagement. Faire le déménageur permettait à Robert de se faire un peu d'argent et il y avait dans le loft suffisamment d'espace dégagé pour qu'il puisse y poursuivre ses activités artistiques.

Ses premières lettres semblaient un peu moroses, mais il s'éclaira lorsqu'il raconta avoir vu *Macadam Cowboy* pour la première fois. Aller au cinéma n'était pas dans ses habitudes, mais il avait pris ce film à cœur. «Ça parle d'un gigolo de la 42^e Rue»,



Brian Jones

de «chef-d'œuvre». Il s'est identifié au héros, qui fit son œuvre, puis dans un rôle de gigolo. Ça me définit

À la lecture de ses poèmes, pas à ses côtés. «Patti... je pleurer, écrivait-il, ça se passe à l'intérieur de moi. Les autres ne peuvent pas nous les retenir. Je n'y arrive plus, je ne sais plus rien.»

Il était à Times Square, se promenant avec ses maquereaux et aux côtés de ce qu'il appelait «le monde» dans un photomaton, il se regardait avec la marinière que

je lui avais offerte, louchant sous une casquette de marin français; ça a toujours été ma photo préférée de lui.

En réponse, je lui ai fait un dessin-collage intitulé *Mon gigolo*, où j'utilisais une de ses lettres comme matière première. Sans cesser de m'assurer que je n'avais aucune raison de m'inquiéter, il semblait s'enfoncer dans la sexualité interlope qu'il décrivait dans son art. Il était visiblement attiré par l'imagerie SM — «Je ne sais pas ce que ça signifie — tout ce que je sais, c'est que mon travail est bon» — et me décrivait des œuvres intitulées *Tight Fucking Pants* et des dessins dans lesquels il lacérait au cutter des personnages SM. «Il a un crochet planté à la place de la bite, et je vais y suspendre une chaîne avec des dés et des têtes de mort.» Il parlait d'utiliser des bandes tachées de sang et des tampons de gaze souillés.

Ce n'était pas simplement de la masturbation intellectuelle. Il faisait passer cet univers par le filtre de sa propre esthétique, pouvait critiquer un film intitulé *Male Magazine* en le décrivant comme «rien de plus qu'une merde commerciale avec un casting 100 % masculin». Lorsqu'il alla explorer le Tool Box, un bar SM, il en ressortit avec l'impression de n'avoir vu «qu'un ramassis de chaînes et de trucs hideux au mur, rien de très excitant». Il aurait bien voulu pouvoir concevoir un endroit de ce type.

Au bout de quelques semaines, je me suis inquiétée, il semblait mal en point. Il n'était pas du genre à se plaindre de sa santé. «J'ai la bouche malade, écrivit-il. Mes gencives sont blanches et douloureuses.» Il n'avait parfois pas assez d'argent pour manger.



Robert Mapplethorpe avec sa marinière,
« louchant sous une casquette de marin français »

Nous étions seuls: ses colocataires étaient partis à Fire Island pour le week-end. Je lui ai lu quelques-uns de mes nouveaux poèmes et il s'est endormi. J'ai parcouru le loft d'un bout à l'autre. Les œuvres qu'il avait décrites si crûment dans ses lettres jonchaient les parquets cirés. Sa confiance se justifiait pleinement. C'était excellent. Sexualité masculine. Puis il y avait un portrait de moi, avec mon chapeau de paille, au milieu d'un champ de rectangles orange.

J'ai rangé ses affaires. Crayons de couleur, taille-

es de
ne un
bir le
ngé»,
mant
t.

soillet
juillet. 1967
avait

io, je
rt sur
g. Il a
s état.
répa-
pouvai.
forte
e dis-
levait
ctif.

suivis des portfolios. Avant de monter à mon tour, j'ai jeté un dernier regard sur la triste splendeur de cette scène — les gestes d'adieu, le néon menaçant de l'enseigne de l'Allerton et l'ange de la morphine qui chantait, juché sur l'escalier de secours. *Dymba*

Robert a posé la tête sur mon épaule. J'ai senti que la tension quittait un peu son corps. *lequel*

« Ça va s'arranger, j'ai dit. Je vais récupérer mon boulot et tu vas guérir.

— On va s'en sortir, Patti », a-t-il répondu.

Nous nous sommes promis de ne plus jamais nous quitter tant que nous ne serions pas tous deux certains d'être capables de voler de nos propres ailes. Et ce serment, à travers tout ce qu'il nous restait encore à traverser, nous l'avons respecté.

« Au Chelsea Hotel », j'ai lancé au chauffeur en farfouillant dans mes poches en quête de petite monnaie. Je n'étais pas complètement sûre d'avoir de quoi le payer.

LE CHELSEA HOTEL

cf. Leonard Cohen



Le Chelsea Hotel, New York

entre un collègue et une prison. Je rejoins notre chambre par l'escalier. Je pisse un coup dans les toilettes du couloir, que nous partageons avec d'autres prisonniers inconnus. Je déverrouille la porte. Aucune trace de Robert, à part un mot sur le miroir. Parti pour la célèbre 42^e. Baisers. Bleus. Je remarque qu'il a rangé ses affaires. Ses magazines de mecs sont proprement empilés. Ses mètres de grilage sont roulés et attachés, et ses bombes de peinture sont alignées sous l'évier.

J'allume le réchaud. Ouvre le robinet. Il faut laisser couler l'eau pendant un petit moment, car au départ elle est marron. C'est seulement du calcaire et de la rouille, c'est ce que dit Harry. Mes affaires sont dans le tiroir du bas. Un jeu de tarot, des rubans de soie, un pot de Nescafé, et ma tasse — une relique d'enfance à l'effigie d'Uncle Wiggly, le gentleman lapin, ou un truc dans ce goût-là. Je sors ma Remington de sous le lit, ajuste le ruban, et insère une feuille de papier vierge. Il y a beaucoup à raconter.



Buddy Holly

Robert était assis sur une chaise, sous un Larry Rivers noir et blanc. Il était extrêmement pâle. Je me suis mise à genoux et lui ai pris la main. L'ange de la morphine m'avait dit qu'au Chelsea Hotel il était parfois possible de troquer une chambre contre un tableau. J'étais convaincue de la force des dessins que j'avais faits à Paris, et le travail de Robert éclipsait sans discussion n'importe laquelle des toiles accrochées dans le hall. Stanley Bard, le gérant de l'hôtel, allait être mon premier obstacle.

Je suis entrée dans son bureau d'un pas nonchalant pour lui vanter nos qualités. Il m'a immédiatement congédiée d'un geste de la main sans interrompre une conversation téléphonique qui semblait interminable. Je suis retournée m'asseoir par terre à côté de Robert, le temps d'apprécier en silence notre situation.

Soudain, comme s'il sortait du mur, Harry Smith s'est matérialisé devant nous, avec sa chevelure argentée en bataille et sa barbe emmêlée. Il a fixé sur moi des yeux vifs et curieux grossis par ses lunettes à la Buddy Holly et s'est mis à me bombarder de questions sans me laisser le temps

président Kennedy et des astronautes étaient collées sur le mur derrière la caisse. C'était un de mes endroits préférés au monde, et dans mes rêveries je m'imaginai souvent y trouver un boulot et vivre dans un des vieux immeubles derrière Nathan's.

Tout grand-poulet attaché terriblement quatre Robert

En t que po geait le plus gr nous a travers et je lu des Ex

Ce je sans l'c que ce photo new-yo seulem mais n levait.

du rete chambre et nous avons dégagé le lit, heureux d'être ensemble.

Avec Harry et Robert, nous partagions des tapas de crevettes à la sauce verte à une table du



alamy

Image ID: 678824
www.alamy.com

El Quixote en parlant du mot *magie*. Robert l'employait fréquemment pour nous décrire, pour parler d'un poème ou d'un dessin réussi, et enfin pour choisir une photo sur une planche contact. « C'est dans celle-ci qu'il y a la magie », disait-il.

Harry alimentait la fascination de Robert pour Aleister Crowley en se prétendant le fils du maître de la magie noire. Si nous dessinions un pentagramme sur la table, j'ai demandé, pourrait-il faire apparaître son père? Peggy, qui nous avait rejoints, nous a fait redescendre sur terre. « Hé, les sorciers d'opérette, est-ce que l'un d'entre vous serait capable de faire apparaître assez de fric pour payer l'addition? »

Je ne saurais dire ce que Peggy faisait au juste. Je sais qu'elle travaillait au MoMA. Nous plaisantions entre nous, disant que nous étions les deux seules personnes de l'hôtel à avoir officiellement un emploi. Peggy était une femme douce, qui aimait s'amuser, avec une queue-de-cheval serrée, des yeux sombres et la peau burinée. Elle semblait connaître tout le monde. Elle avait entre les sourcils un grain de beauté qu'Allen Ginsberg avait surnommé son troisième œil, et elle aurait facilement pu faire de la figuration dans un film beatnik. Nous formions une sacrée équipe, parlant tous en même temps, nous contredisant et nous défiant dans la cacophonie de chamailleries affectueuses.

Robert et moi, nous ne nous disputons pas très souvent. Il n'élevait presque jamais la voix, mais lorsqu'il était en colère, ça se voyait dans ses yeux, ses sourcils ou la crispation de sa mâchoire. Quand nous étions en bisbille, nous nous rendions à « la pâtisserie dégueulasse » au coin de la 8^e Avenue et

de la 23^e Rue. Le café était brûlé, les doughnuts rassis, mais au moins c'était ouvert toute la nuit. Nous nous sentions moins confinés que dans notre

chambre. Ça n'imposait pas de passer par la porte, de passer cette armoire, tout au

Robe au sucrer. cruller.

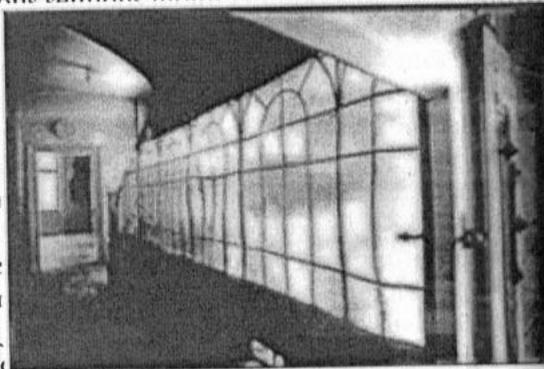
cents de

fois qu'on va au Sanatorium Bellevue : a part of the « Enfin, tu fais j dedans, »

« beignets du poète ».

C'est Harry qui a établi l'étymologie des fameux crullers. Ce n'était pas du tout français, mais néerlandais : un beignet cannelé à base de pâte à choux avec une texture légère et aérienne qu'on mangeait pour Mardi gras. On y employait tous les œufs, beurre et sucre interdits pendant le carême. J'ai déclaré qu'il s'agissait du doughnut sacré. « Maintenant, nous savons pourquoi il y a un trou au milieu des doughnuts. » Harry a réfléchi un instant puis m'a grondée, feignant l'agacement. « Non, non, c'est hollandais, a-t-il dit. Ça ne se traduit pas comme ça. » Sacré ou non, le rapport avec la confection française a été pour toujours foulé aux pieds.

Un soir, Harry et Peggy nous ont invités à rendre visite au compositeur George Kleinsinger, qui occu-



Cf. *Asylum Piece* (1940) de Anna Kavan.

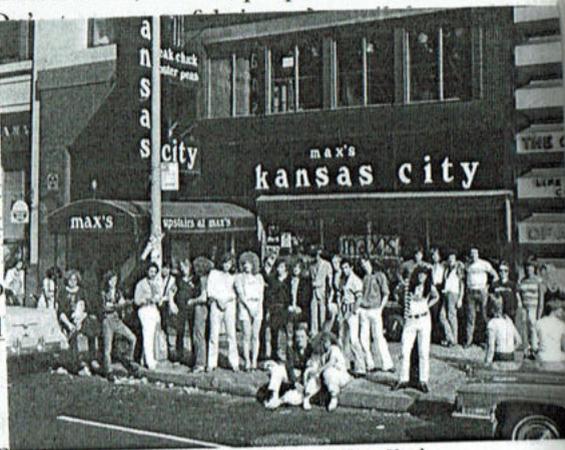
paît une suite au Chelsea. Je rechignais toujours à faire des visites, en particulier à des adultes. Mais Harry m'a alléchée en m'apprenant que George avait écrit la musique de *Archy and Mehitabel*, un dessin animé sur l'amitié entre un cafard et un chat de gouttière. Les appartements de Kleinsinger tenaient plus de la forêt tropicale que de la chambre d'hôtel, c'était un vrai décor à la Anna Kavan. L'attraction principale était censée résider dans sa collection de serpents exotiques, qui comprenait un python de quatre mètres. Robert semblait fasciné, mais j'étais terrifiée.

Tandis que les autres caressaient le python à tour de rôle, j'ai eu toute liberté de farfouiller dans les partitions des compositions de George, empilées au petit bonheur parmi les fougères, palmiers et rossignols en cage. J'ai été ravie de trouver une partition originale de *Shinbone Alley* dans une pile posée sur un classeur. Mais la vraie révélation a été de découvrir que ce sympathique et modeste éleveur de serpents n'était autre que le compositeur de *Tubby the Tuba*. Il a confirmé la chose et j'ai failli pleurer lorsqu'il m'a montré les partitions originales de cette musique tant aimée dans mon enfance.

Le Chelsea était comme une maison de poupées dans les limbes, avec cent chambres qui toutes constituaient un petit univers. J'arpentais les couloirs en quête de ses esprits, morts ou vivants. Je m'adonnais à des espiègleries bon enfant, comme de pousser légèrement une porte entrouverte afin d'apercevoir le piano à queue de Virgil Thompson, ou de rôder devant la plaque d'Arthur C. Clarke dans l'espoir de le voir émerger tout à coup. De temps à autre, je tombais sur Gert Schiff, l'universitaire allemand,

Il m'a semblé qu'on piétinait dans la librairie pendant des heures. Harry a disparu pendant une éternité, et nous l'avons retrouvé figé, comme cloué sur place, au milieu de l'étage principal. Nous l'avons observé un bon moment, mais il n'a pas fait un geste. Finalement, Robert, perplexe, est allé le trouver. « C

Har
« Je lis
Au
person
yeux p
qui ap
été ce
plus p
magiq



Mén
Max's Kansas City, à New York

Andy Warhol
son écarne ou jouet dans ses films, le vœu le plus cher de Robert était de parvenir à s'introduire dans la galaxie d'Andy Warhol. Il disait souvent qu'il voyait clair dans le jeu d'Andy et il était sûr que, s'il pouvait lui parler, Andy le reconnaîtrait comme son égal. De mon côté, si je trouvais certes qu'il méritait une audience avec Warhol, j'avais le sentiment qu'il était peu probable qu'il en découle un dialogue significatif, car Andy était une véritable anguille, parfaitement capable d'esquiver toute confrontation digne de ce nom.

Cette mission nous a conduits au triangle des Bermudes new-yorkais: le Brownie's, le Max's Kansas City et la Factory, tous situés à quelques minutes

de marche les uns des autres. La Factory avait déménagé de son site d'origine sur la 47^e Rue pour s'établir au 33 Union Square. Le Brownie's était un restaurant diététique au coin de la rue où les proches de Warhol allaient déjeuner, et le Max's le club où ils passaient leurs soirées.

La première fois, Sandy Daley nous a accompagnés au Max's, car nous étions trop intimidés pour nous y aventurer tout seuls. Nous ne connaissions pas les règles en usage et, avec son détachement élégant, Sandy nous a servi de guide. Au Max's, les codes étaient très proches de ceux du lycée, sauf que les héros de la troupe n'étaient pas les pom-pom girls ou les dieux du football, sauf que la reine de la promotion aurait sûrement été un garçon, habillé en fille, qui en aurait su davantage sur la féminité que la plupart des filles.

Le Max's Kansas City était situé sur Park Avenue Sud, au niveau de la 18^e Rue. C'était censément un restaurant, même si peu d'entre nous avaient de fait assez d'argent pour y manger. Mickey Ruskin, le propriétaire, était connu pour aimer les artistes, et leur proposait même un buffet gratuit à l'heure de l'apéritif, pour le prix d'un verre. On disait que ce buffet, et en particulier ses ailes de poulet frites, permettait à beaucoup d'artistes et de drag-queens en galère de survivre. Comme je travaillais, je ne l'ai jamais fréquenté, et Robert était trop fier pour y aller.

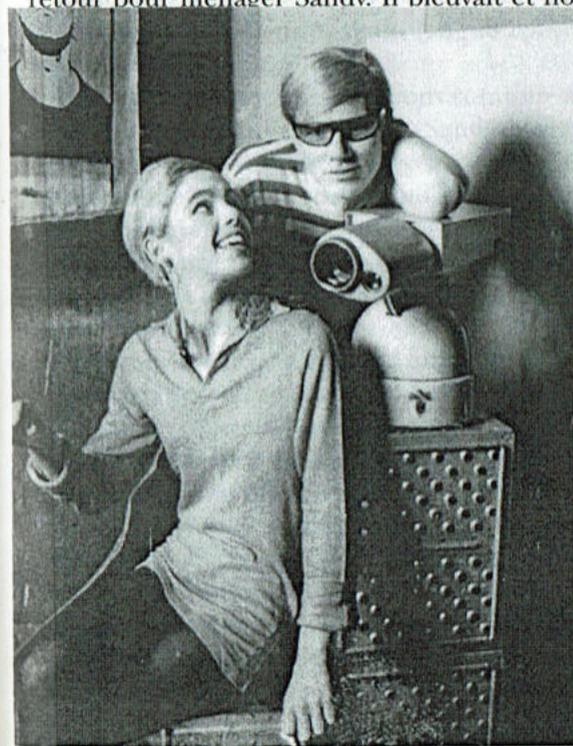
Il y avait une grande marquise noir et blanc flanquée d'un panneau encore plus grand annonçant que vous vous apprêtiez à entrer dans le Max's Kansas City. Le décor était simple et peu chargé, les murs étaient ornés de grandes œuvres d'art abstrait

offertes à Mickey par des artistes qui accumulaient des ardoises mirobolantes. Tout, à part les murs blancs, était rouge: les banquettes, les nappes, les serviettes. Même leurs célèbres pois chiches étaient servis dans de petits bols rouges. Le plat vedette, c'était le *surf and turf*: tournedos et homard. La salle du fond, baignée de lumière rouge, constituait l'objectif de Robert, et la cible ultime était la légendaire table ronde qui abritait encore l'aura rose du roi absent.

Lors de notre première visite, nous n'avons pas dépassé la première salle. Nous nous sommes installés à une table pour partager une salade et grignoter les pois chiches immangeables. Robert et Sandy ont commandé un Coca. J'ai pris un café. Le lieu était assez mort. Sandy avait connu le Max's à une époque où il représentait la plaque tournante de l'underground, l'époque où Andy Warhol régnait passivement sur la table ronde avec sa charismatique reine en hermine, Edie Sedgwick. Les courtisanes étaient splendides, et les chevaliers qui allaient et venaient étaient des personnages de la stature d'Ondine, Donald Lyons, Raushenberg, Dalí, Billy Name, Lichtenstein, Gerard Malanga et John Chamberlain. De fraîche mémoire, la table ronde avait accueilli des princes tels que Bob Dylan, Bob Neuwirth, Nico, Tim Buckley, Janis Joplin, Viva et le Velvet Underground. On ne pouvait pas rêver mieux dans le registre du glamour sombre. Mais dans leurs veines courait le produit qui finit par accélérer leur univers et les renverser, le speed. Les amphétamines augmentaient leur paranoïa, leur volaient leurs dons, épuisaient leur confiance et ruinaient leur beauté.

Andy Warhol n'était plus là, ni sa cour magnifique. Il ne sortait plus autant depuis que Valerie Solanas lui avait tiré dessus, mais il est probable également que, fidèle à son caractère, Andy s'était lassé. En dépit de son absence, c'était toujours l'endroit où aller à l'automne 1969. La salle du fond était le havre de ceux qui désiraient les clés du second royaume argenté d'Andy, qu'on décrivait souvent davantage comme un lieu de commerce que comme un lieu d'art.

Notre première fois au Max's s'est déroulée sans anicroche, et nous nous sommes offert un taxi au retour pour ménager Sandy. Il pleuvait et nous ne



Edie Sedgwick et Andy Warhol

Autom
ne
1969

noire
nous
t pas
ions,
ment
e suis
Max's
is de
man-
diner.
gions
plie.
e que
riée,
appa-
ques
Road.
qui
mais

enseigne de néon qui dit: «Le monde est à vous.»
Robert a pressé ma main.

23 2m9 Les années soixante touchaient à leur fin. Avec Robert, nous avons fêté nos anniversaires respectifs. Robert a eu vingt-trois ans. Puis j'ai eu vingt-trois ans. Le parfait nombre premier. Robert m'a confectionné un porte-cravates avec l'image de la Vierge Marie. Je lui ai offert sept têtes de mort en argent fixées sur une cordelette de cuir. Il a mis le collier. J'ai mis une cravate. Nous nous sentions parés pour les années soixante-dix.

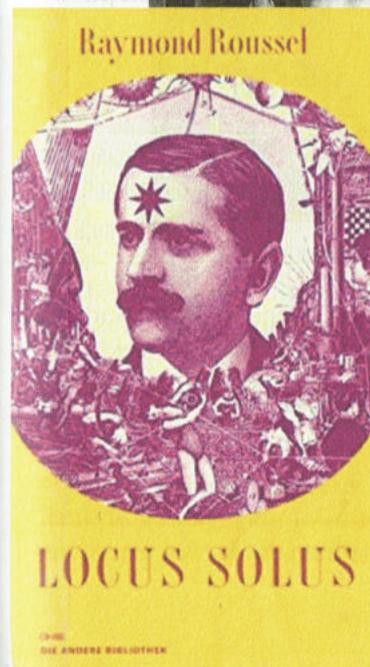
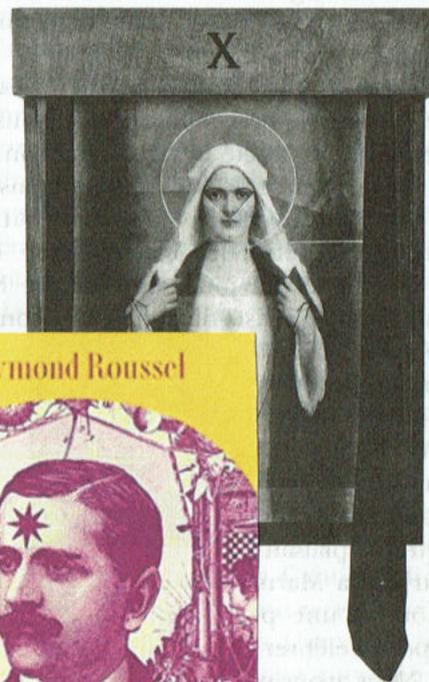
«C'est notre décennie», m'a-t-il dit.



Viva est entrée en trombe dans le hall, en se donnant un air inaccessible à la Garbo dans l'espoir d'intimider suffisamment M. Bard pour qu'il ne lui réclame pas ses loyers en retard. La cinéaste Shirley Clarke et la photographe Diane Arbus sont entrées séparément, semblant toutes deux obéir à une mission fébrile. Jonas Mekas, avec son inséparable caméra et son sourire à part soi, filmaït la vie marginale de la faune du Chelsea. Je tenais un corbeau empaillé que j'avais acheté pour une bouchée de pain au musée des Indiens d'Amérique. Ils voulaient s'en débarrasser, je crois. J'ai décidé de l'appeler Raymond, en hommage à Raymond Roussel l'auteur de Locus Solus. J'étais en train de me dire quel portail magique faisait ce hall lorsque la lourde porte de verre s'est ouverte, comme poussée par le vent; une silhouette familière s'est avancée, en cape noir et rouge. C'était Salvador Dalí. Il a nerveusement jeté un coup d'œil circulaire dans

le hall et, voyant mon corbeau, il a souri. Il a posé sa main élégante et osseuse sur ma tête et dit: «Vous ressemblez à un corbeau, un corbeau gothique.»

«Eh bien, j'ai fait à Raymond. Une journée ordinaire au Chelsea.»



décembre 1969

1970
avons rencontré Steve Winter. Steve était un e qui avait offert aux

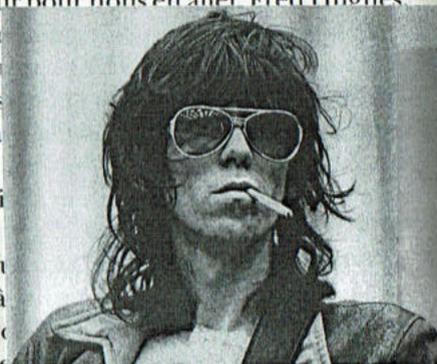
par l'atmosphère clinique de la nouvelle Factory et déçu qu'Andy ne fasse pas d'apparition en personne, Robert circulait avec aisance parmi le cercle warholien. J'ai été soulagée de tomber sur Bruce Rudow. Il m'a présenté son amie Diane Podlewski, qui jouait la sœur d'Holly Woodlawn dans le film. C'était une fille du Sud très agréable, avec une immense coiffure afro et des habits marocains. Je l'ai reconnue d'après un portrait que Diane Arbus avait fait d'elle, plus garçon que fille, au Chelsea.

Dans l'ascenseur pour nous en aller, Fred Hughes qui s'occupait de ton condescendant très Joan Baez. Es-tu pas pour quoi, ça m'a contrariée.

Robert m'a prié de dire.

J'étais d'humeur à dire que le monde a prit commence à se défaire, la boucle, la réflexion. Qu'il aille se faire un mépris.

Je me suis regardé dans le miroir du lavabo. J'ai réalisé que j'avais une coupe de cheveux qui me rendait assise par terre. J'ai lu des zines de rock qui me donnaient un général, je les achetais et j'en faisais de nouvelles photos de moi-même. Ce n'était pas lui que j'avais vu dans les photos de Keith Richards. Je les ai étudiées un peu et j'ai vu des instruments et, à g



Keith Richards



Patti Smith

mes adieux à l'ère folk. Après quoi je me suis fait un shampoing dans la salle de bains du palier et j'ai secoué mes cheveux pour les sécher. C'était une expérience libératrice.

A son retour, Robert a été surpris mais content. «Qu'est-ce qui t'a pris?» s'est-il exclamé. J'ai répondu d'un simple haussement d'épaules. Mais quand on est retournés au Max's, ma coupe de cheveux a fait sensation, c'est le moins qu'on puisse dire. Je n'en revenais pas de l'effet produit. J'étais toujours la même personne, mais mon statut social s'est élevé d'un coup. Ma coupe à la Keith Richards déliait automatiquement les langues. Ça m'a fait penser aux filles que je connaissais au lycée. Elles rêvaient de devenir chanteuses mais finissaient coiffeuses. Aucune de ces deux vocations ne m'attirait particulièrement, mais dans les semaines suivantes j'allais couper les cheveux de beaucoup de gens et chanter à La MaMa.

Au Max's, quelqu'un m'a demandé si j'étais androgyne. J'ai demandé ce qu'il entendait par là. «Tu sais, comme Mick Jagger.» J'en ai conclu que c'était sans doute cool. Je croyais que le mot voulait dire beau et laid en même temps. Mais quelle qu'en soit la signification, par la grâce d'une simple coupe de cheveux, je suis miraculeusement devenue androgyne du jour au lendemain.

Des portes se sont soudain ouvertes. Jackie Curtis m'a demandé de jouer dans sa pièce *Femme fatale*. Cela ne me posait pas de problème de remplacer un garçon, qui jouait l'homologue masculin de Penny Arcade. Avec un débit de mitraillette, je déclamaï des vers tels que *Il pouvait la prendre ou la laisser/Il la prit et la laissa*.

La MaMa était l'un des premiers théâtres expérimentaux off-Broadway, mais un peu plus off que Broadway dans l'esprit. J'avais joué dans quelques pièces

lyte d'E
Boyfrien
j'avais
de fonc
fond, j
je me c
Jackie e
faire pa
ment d



Bob « Bobby » Neuwirth et Bob Dylan

* Assise dans le hall, j'essayais de ne pas avoir l'air d'attendre Robert. Lorsqu'il disparaissait dans son labyrinthe de tapin, je m'inquiétais. Incapable de me concentrer, j'étais assise à ma place habituelle, penchée sur le cahier orange qui contenait mon cycle de poèmes pour Brian Jones. Je portais mon accoutrement estampillé *La Mélodie du Sud* — chapeau de paille, veste de Frère Lapin, bottes de chantier, pantalon fuseau — et je m'acharnais sur la même strophe depuis des heures lorsque j'ai été interrompue par une voix étrangement familière.

« Qu'est-ce tu fabriques, mon chou ? »

J'ai levé les yeux sur un inconnu qui portait les lunettes noires parfaites.

« J'écris.

— T'es poète ?

— Peut-être bien. »

J'ai gigoté sur ma chaise, l'air détaché, comme

si je ne l'avais pas reconnu, mais sa voix traînante et son sourire louche ne laissaient pas de place au doute. Je savais exactement à qui j'avais affaire ; c'était le mec de *Don't Look Back*. L'autre. Bobby Neuwirth, le conciliateur-provocateur. L'alter ego de Bob Dylan.

Bobby
Neuwirth

C'était un peintre, un singer-songwriter et un aventurier. C'était le confident privilégié de nombreux grands esprits et musiciens de sa génération, un battement de cils avant la mienne.

Pour dissimuler mon émotion, je me suis levée, j'ai hoché la tête et me suis dirigée vers la porte sans dire au revoir. Il m'a hélée.

« Hé, où est-ce que tu as appris à marcher comme ça ? »

Je me suis retournée.

« Dans *Don't Look Back*. »

Avec un rire pour toute réponse, il m'a proposé d'aller prendre un shot de tequila avec lui au El Quixote. Je n'étais pas buveuse, mais j'ai vidé un shot, sans citron ni sel, juste pour avoir l'air cool. C'était facile de parler avec lui, et nous avons abordé une multitude de sujets, de Hank Williams à l'expressionnisme abstrait. Apparemment, il m'a prise en affection. Il m'a ôté mon carnet des mains et a commencé à le feuilleter. Il y a vu du potentiel, j'imagine, car il m'a dit : « T'as jamais pensé à écrire des chansons ? »

Je ne savais que répondre.

« La prochaine fois que je te vois, je veux que tu me files une chanson », m'a-t-il lancé comme nous quittions le bar.

Il n'avait pas besoin d'en dire plus. Quand il est parti, j'ai fait le vœu de lui écrire une chanson.

Chant d'amour de Robert. Je ne doutais pas qu'avec la réalisation impeccable de Sandy la scène serait magnifiquement filmée. Mais je trouvais la procédure répugnante et j'ai refusé d'y assister. J'étais certaine que ça allait s'infecter, ce qui n'a pas manqué. Quand j'ai demandé à Robert l'effet que ça faisait, il m'a répondu que c'était à la fois intéressant et flippant. Puis, tous trois, nous sommes allés au Max's.

Nous nous sommes installés dans l'arrière-salle avec Donald Lyons. Comme toutes les principales figures masculines de la Factory, Donald était un petit catholique irlandais des banlieues résidentielles. Il avait fait de brillantes études classiques à Harvard, et il était promis à une brillante carrière universitaire. Mais, séduit par Edie Sedgwick, qui étudiait l'art à Cambridge, il avait tout plaqué pour la suivre à New York. Donald pouvait être extrêmement caustique lorsqu'il avait bu, et tous ceux qui se trouvaient en sa compagnie avaient le choix entre s'en amuser ou en prendre pour leur grade. Au mieux de sa forme, il dissertait expertement sur le cinéma et le théâtre, citait d'obscurs auteurs latins et grecs, et de longs passages de T.S. Eliot.

Il nous a demandé si nous allions voir la première du Velvet Underground à l'étage. La soirée marquait leur retour à New York et le début des concerts de rock and roll au Max's. Donald, choqué d'apprendre que je ne les avais jamais vus, a insisté pour que nous l'accompagnions en haut afin d'assister à leur set suivant.

La musique, avec son beat surf palpitant, m'a parlé immédiatement. Je n'avais jamais écouté attentivement les paroles de Lou Reed, et j'ai reconnu,

notamment grâce à l'écoute de Donald, la force de la poésie qu'elles recelaient. L'étage du Max's était petit, avec une capacité de peut-être moins de cent personnes, et tandis que les Velvet s'enfonçaient dans leur set nous avons commencé à nous agiter à notre tour.

Robert s'est élancé sur la piste avec David. Il portait une fine chemise blanche ouverte jusqu'à la taille, et je voyais la trace de l'anneau d'or de son téton au travers. Donald m'a pris la main et nous nous sommes lancés dans une espèce de gigue. David et Robert dansaient bel et bien, pour leur part. Donald, lors de nos diverses discussions, avait raison sur Homère, Hérodote et *Ulysse*: mais il avait plus que raison sur le Velvet Underground. C'était le meilleur groupe de New York.

Le jour de la Fête nationale, Todd Rundgren m'a



The Velvet Underground

secret, et ce n'était pas sorcier. Quand tu te prends un mur, abats-le d'un coup de pied.

Todd Rundgren m'a emmenée au Village Gate pour voir un groupe qui s'appelait les Holy Modal Rounders. Todd avait fini son propre album, *Runt*, et cherchait à présent des trucs intéressants à produire. Au Gate, les pointures comme Nina Simone ou Miles Davis passaient à l'étage, et les groupes plus souterrains étaient programmés au sous-sol. Je n'avais jamais entendu les Holy Modal Rounders, dont « Bird Song » figure dans la BO d'*Easy Rider*, mais je savais que ça vaudrait le coup car, en règle générale, Todd était attiré par l'insolite.

On se serait cru dans un bal populaire arabe avec une bande de *hillbillies*¹ psychédélics. Je fixais le batteur, qui avait l'air d'un fugitif qui se serait planqué derrière ses fûts pendant que les flics avaient le dos tourné. Vers la fin de leur set, il a chanté une chanson intitulée « Blind Rage », et tandis qu'il cognait sa batterie, je me suis dit: « Ce mec incarne parfaitement le cœur et l'âme du rock and roll. » Il en avait la beauté, l'énergie et le magnétisme animal.

Sam Shepard alias Slim Shadow
En coulisses, on me l'a présenté. Il a dit s'appeler Slim Shadow. « Ravie de te rencontrer, Slim », j'ai fait. J'ai ajouté que je travaillais dans un magazine de rock, *Crawdaddy*, et que je voulais écrire un article sur lui. L'idée a eu l'air de le surprendre. Il a hoché la tête sans rien dire quand j'ai commencé mon boniment en lui parlant de son potentiel et du rock and roll qui avait « besoin » de lui.

1. *Hillbilly*: terme désignant les montagnards des Appalaches et par extension leur musique.

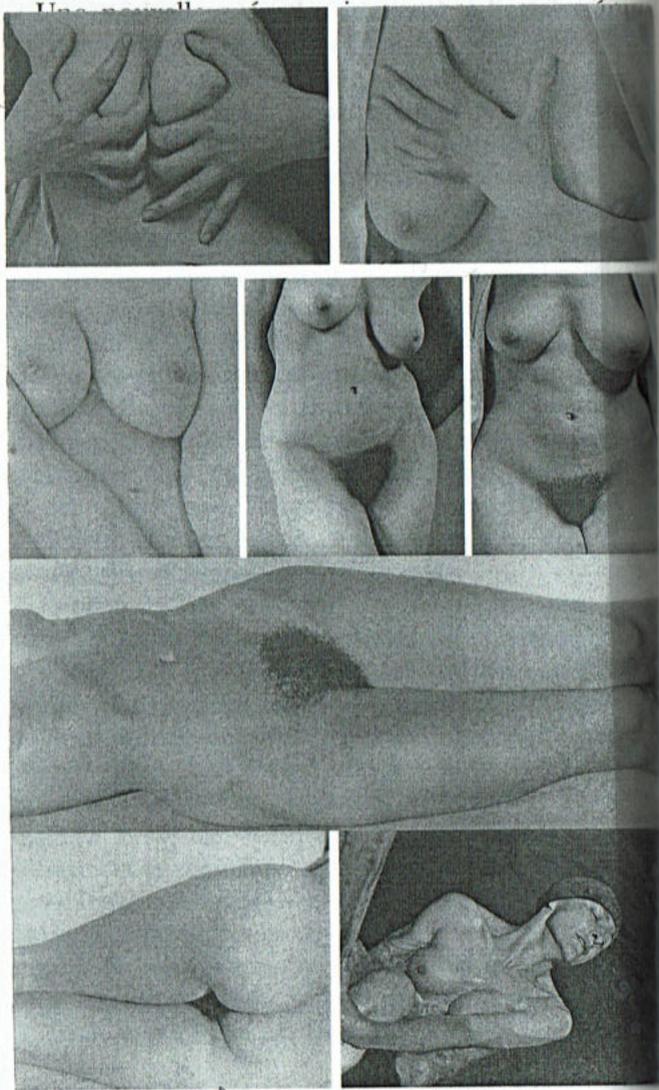
« Eh bien, je n'y ai jamais vraiment réfléchi », a-t-il répondu, laconique.

J'étais sûre que *Crawdaddy* accepterait un article sur ce sauvetage à venir du rock and roll et Slim, pour sa part, a bien voulu faire le déplacement jusqu'à la 23^e Rue pour une interview. Amusé par mon fouillis, il s'est étalé sur mon tapis et m'a raconté sa vie. Il m'a expliqué qu'il était né dans une caravane et s'est lancé dans une longue histoire. Slim parlait bien. Par un heureux renversement des rôles, c'était lui qui faisait le conteur. Si ça se trouve, ses histoires étaient encore plus abracadabrantes que les miennes. Son rire était contagieux, il était rude, chaleureux et intuitif. À mes yeux,



Sam Shepard, alias Slim Shadow, et Patti Smith

John
Meyer
dit



Georgia O'Keefe photographée par Alfred Stieglitz

mettre à l'aise. Nous nous installions tous les deux sur leur banquette Empire et il me lisait des passages des *Illuminations* de Rimbaud en français.

Grâce à sa position exceptionnelle au Met, John avait accès à la chambre forte qui abritait toute la collection de photographie du musée, dont une grande partie n'avait jamais été montrée. La spécialité de John était la photographie victorienne, pour laquelle, il le savait, j'avais également un faible. Il nous a invités, Robert et moi, à voir les œuvres originales. Il y avait des dossiers plats du sol au plafond, des étagères métalliques et des tiroirs contenant des tirages vintage des premiers maîtres de la photographie: Fox Talbot, Alfred Stieglitz, Paul Strand et Thomas Eakins.

Avoir le privilège de soulever le papier de soie qui protégeait ces photographies, de les toucher de ses doigts et de se faire une idée du papier et de la main de l'artiste a fait une énorme impression sur Robert. Il les a étudiées avec une attention extrême — le papier, la technique, la composition et l'intensité des noirs. «La lumière, c'est vraiment la clef de tout», a-t-il dit.

John a gardé les images les plus époustouflantes pour la fin. Une par une, il nous a fait passer les photographies interdites au public, dont les nus exquis de Georgia O'Keefe par Stieglitz. Les clichés, réalisés au plus fort de leur relation, révélaient dans leur intimité une profonde intelligence mutuelle tout en soulignant la beauté masculine de Georgia. Tandis que Robert se concentrait sur les aspects techniques, je m'intéressais surtout à Georgia O'Keefe et à son rapport sans artifice avec Stieglitz. Le souci de Robert, c'était de savoir comment prendre la

O'Keefe
ee

C'était une soirée informelle dans leur élégant appartement de Central Park Ouest. Ils ont invité de bonne grâce un grand nombre de leurs amis des univers de l'art, de la mode et de l'édition. Je les ai divertis avec des poèmes et des petites histoires, puis j'ai vendu des exemplaires de mon livre que je tirais d'un grand cabas pour un dollar pièce. Robert m'a discrètement reproché de faire de la retape dans le salon des McKendry, mais George Plimpton, qui a particulièrement apprécié le poème sur Edie Sedgwick, a trouvé mon boniment charmant.

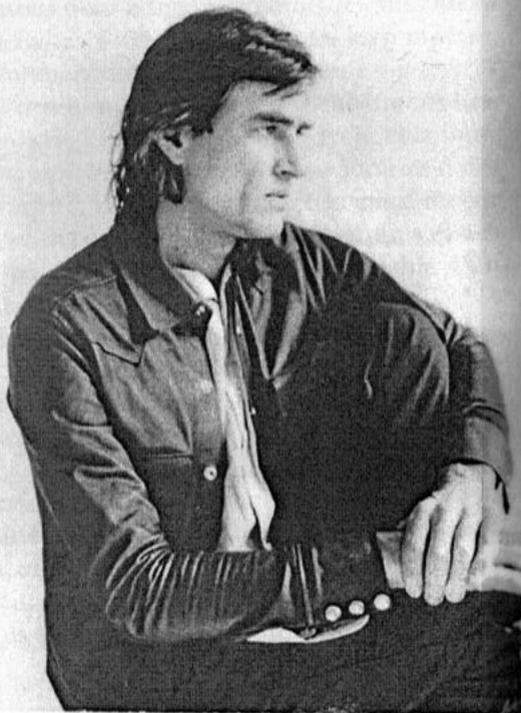
George
Plimpton

Nos différences sociales, si exaspérantes fussent-elles, se teintaient d'amour et d'humour. Au final, nous avions plus de points communs que de différences.

large f
grande
mes ye
comme
des En
jeux ic
un très
relatio
envers

Il s'
sexual
couple
grand
détrui

Not
signifi
l'assur
Il m'a
voie la



Sam Wagstaff



23^e Rue Ouest, escalier de secours, 1970

✱

Si Robert était le marin, Sam Wagstaff était le navire qui rentre au port.

Sam
Wagstaff

Le portrait d'un jeune homme en casquette de marin, de trois quarts, insolent et provocant, trônait sur le manteau de la cheminée de David Croland.

— *Je ne sais pas, madame** », j'ai répondu, baissant la tête.

« Je ne sais pas. »



Le jour de l'anniversaire de la mort de Rimbaud, j'ai donné la première de mes prestations « Rock and Rimbaud », ce qui m'a permis de rejouer avec Lenny Kaye. L'événement se tenait sur la mezzanine du Jardin, à l'Hotel Diplomat, derrière Times Square. La soirée a commencé par un classique de Kurt Weill, « Speak Low », en hommage à l'interprétation de la déesse de l'amour par Ava Gardner dans *Un caprice de Vénus*, avec l'accompagnement du pianiste Bill Elliott. L'équilibre du programme se faisait entre des poèmes et des chansons qui tournaient autour de ma passion pour Rimbaud. Avec Lenny, nous avons repris les morceaux que nous avions joués à St. Mark's en y ajoutant « Annie Had a Baby » de Hank Ballard. En levant les yeux sur le public, nous avons eu la stupéfaction de voir un éventail de personnalités allant de Steve Paul à Susan Sontag. Pour la première fois, il m'est apparu que, au lieu d'en faire un événement unique, nous avions le potentiel pour construire quelque chose.

Nous ne savions pas très bien où nous pourrions amener notre spectacle, vu que le Central de Broadway s'était écroulé. Ce que nous faisons échappait complètement à toute définition et aucune salle ne semblait convenir. Mais les gens étaient là, j'étais convaincue que nous avions quelque chose à leur donner, et je voulais que Lenny fasse partie de l'équation de façon permanente.

Jane a fait de son mieux pour nous trouver des lieux où jouer, ce qui n'était pas chose facile. De temps à autre, je faisais des lectures de poésie dans un bar, mais je passais le plus clair du temps qui m'était imparti à rabrouer des clients ivres. Ces expériences ont beaucoup contribué à aiguïser chez moi un sens de la repartie digne de Johnny Carson, mais guère à faire progresser la communication poétique. Lenny s'est joint à moi la première fois que j'ai joué au West End Bar, où Jack Kerouac et ses potes écrivaient et buvaient jadis, à moins que ce soit l'inverse. Nous n'avons rien gagné, mais à



'Speak Low' written and performed by Kurt Weill

https://www.youtube.com/watch?v=VgQJvNhuiAE&ab_channel=cldiddyman

porte quoi.

Quelques minutes après minuit, Lenny et moi étions en train de jouer sur la scène du Max's. Le public était bruyant, partagé, et l'électricité dans l'air était tangible. C'était la première heure de la nouvelle année, et en regardant la foule j'ai repensé une fois de plus à ce que disait toujours ma mère.

dans une vitrine réservée aux plus de dix-huit ans. Il n'éprouvait nulle urgence à fourrer ses photos sous le nez des gens, à part le mien, quand il avait envie de m'asticoter.

Lorsque je lui demandais ce qui le poussait à prendre ce genre de clichés, il répondait qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse, alors pourquoi pas lui. Il était dans une position privilégiée pour observer des actes sexuels extrêmes entre adultes consentants, et ses sujets lui faisaient confiance. Sa mission n'était pas de révéler, mais de rendre compte d'un aspect de la sexualité envisagé comme œuvre d'art comme

qui ex
c'était
n'avait

« Cela
avec m
mome
obscur
notre a
il pouv
un ser

« Tu
je lui
sons q
avons
dévelo
à l'étr
pour
mique
viser. L
nous



Tadzio, « L'Ange de la Mort », personnage de Thomas Mann, incarné par Björn Andrésen dans le film *Mort à Venise* de Luchino Visconti

percussif et mélodique, conviendrait bien à notre style.

Jane Friedman nous a ouvert l'une des petites pièces de l'étage qu'elle louait au-dessus du Victoria Theatre, au coin de la 45^e Rue et de Broadway. Il y avait un vieux piano droit, et le jour de la Saint-Joseph, nous avons invité quelques claviéristes pour essayer de trouver le troisième homme. Ils étaient tous talentueux, mais ne se coulaient pas dans notre style singulier. Le meilleur, comme dans les Écritures, fut gardé pour la fin. Richard Sohl, envoyé par Danny Fields, est entré dans la pièce avec un tee-shirt rayé à encolure bateau, un pantalon de lin froissé, le visage à demi dissimulé par une crinière de boucles dorées. Sa beauté et ses manières laconiques ne laissent pas deviner ses talents de pianiste. Tandis qu'il s'installait devant le clavier, Lenny et moi avons échangé un regard : nous pensions la même chose. Sa présence évoquait le personnage de Tadzio dans *Mort à Venise*.

« Qu'est-ce qui vous branche ? » a-t-il demandé d'un ton désinvolte avant de se lancer dans un medley qui allait de Mendelssohn à « MacArthur Park » en passant par Marvin Gaye. Richard Sohl avait dix-neuf ans, une formation classique, et possédait pourtant la simplicité d'un musicien sûr de lui qui n'éprouve pas le besoin de faire étalage de ses dons. Il prenait le même plaisir à jouer une séquence répétitive de trois accords et une sonate de Beethoven. Avec Richard, la possibilité s'ouvrait à nous de circuler sans heurts entre l'improvisation et la chanson. Intuitif et inventif, il savait nous fournir le terrain sur lequel nous avons, Lenny et moi, la liberté d'expérimenter dans un langage

Richard Sohl

lapin sent le chien de chasse. Il était là. J'ai soudain compris la cause de l'atmosphère électrique. Bob Dylan était entré dans le club. Cette révélation a produit sur moi un effet étrange. Au lieu de me sentir toute petite, j'ai ressenti une puissance, peut-être la sienne; mais j'ai aussi senti ma propre valeur et la valeur de mon groupe. Cette soirée m'est apparue comme une initiation, où je devais devenir pleinement moi-même en présence de celui que j'avais pris pour modèle.

2 sept, Le
1975 [dio E
pu m
arrête
Vou
plus
haut
file t
Cale,
Richa
le pla
Au
enreg
Jimi
nouve
lui un
placa
tout c
tré da
enver
récha
j'épro
j'avai
de m
Horses
Tou
ainsi



Jean Genet photographié par Brassai (Gyula Halász) en 1948, « chemise blanche à monogramme « J.B. », les manches roulées.

la voie. Dans « Birdland », nous nous embarquions avec le jeune Peter Reich dans l'attente que son père, Wilhelm, descende du ciel pour le délivrer. Pour « Break It Up », Tom Verlaine et moi avons écrit sur un rêve dans lequel Jim Morrison, enchaîné comme Prométhée, se libérait soudainement. Dans « Land », l'imagerie des garçons sauvages se fondait avec les étapes de la mort de Hendrix. Dans « Elegie », une remémoration d'eux tous, passés, présents et futurs, ceux que nous avons perdus, ceux que nous étions en train de perdre et ceux que nous perdrons à la fin.

Cela ne fit jamais aucun doute: Robert allait faire mon portrait pour la pochette de *Horses*, mon épée sonore serait gainée de la photo de Robert. Je n'avais pas d'idée préconçue, je voulais simplement que l'image soit vraie. La seule chose que je lui ai promise, c'est de porter une chemise propre et pas tachée.

Je suis allée à l'Armée du salut sur le Bowery et j'ai acheté une pile de chemises blanches. Certaines étaient trop grandes pour moi, mais celle qui m'a conquise était repassée soigneusement, avec un monogramme sous la poche poitrine. Elle me rappelait un portrait de Jean Genet par Brassai en chemise blanche à monogramme, les manches roulées. Sur la mienne étaient cousues les lettres RV. J'ai imaginé qu'elle avait appartenu à Roger Vadim, le réalisateur de *Barbarella*. J'ai découpé les manchettes pour pouvoir la porter sous ma veste noire ornée d'une broche en forme de cheval que m'avait offerte Allen Lanier. → cf. p. 341

Robert a voulu faire la séance chez Sam Wagstaff,

Photo pour Horses

Les nuages ne cessaient d'aller et venir. Il a eu un problème avec son posemètre et a été pris d'une certaine nervosité. Après quelques clichés, il a abandonné l'instrument. Un nuage est passé et le triangle a disparu. Robert a dit: « Tu sais quoi, j'aime vraiment la blancheur de ta chemise. Tu peux enlever ta veste? »

J'ai jeté la veste sur mon épaule, façon Frank Sinatra. J'étais habitée par les références. Il était habité par l'ombre et la lumière.

« C'est revenu », a-t-il dit.

Il a de nouveau pris quelques clichés.

« Je la tiens.

— Comment tu le sais?

— Je le sais, c'est tout. »

Il a pris douze photos ce jour-là.

Quelques jours plus tard, il m'a montré la planche-contact.

« Dans celle-ci, il y a la magie », a-t-il affirmé.

Lorsque je la regarde aujourd'hui, ce n'est jamais moi que je vois. C'est nous.



1979

Robert Miller se faisait le champion de personnalités telles que Joni Mitchell, Lee Krasner et Alice Neel. Après avoir vu mes dessins au premier étage du Gotham Bookmart, il m'a invitée à montrer mes œuvres dans sa galerie. Andy Brown, qui soutenait mon travail depuis des années, s'est montré enchanté que cette opportunité me soit offerte.

Lorsque j'ai visité la galerie spacieuse et sophistiquée au coin de la 57^e Rue et de la 5^e Avenue, j'ai

eu un doute: je n'étais pas certaine de mériter un tel espace. J'ai aussi eu le sentiment que je ne pouvais pas faire une exposition dans une galerie de ce niveau sans Robert. J'ai demandé si nous pouvions

Patti Smith Horses



Robert tenait à ce que nous créions pour la galerie Robert Miller quelque chose d'unique. Il a commencé par sélectionner ses meilleurs portraits de moi, qu'il a tirés plus grands que nature, puis il a explosé la photo de nous deux à Coney Island sur une toile de trois mètres de long. J'ai dessiné une suite de portraits de lui, et décidé d'entreprendre une série de dessins à partir de ses photographies érotiques. Nous avons choisi un jeune homme urinant dans la bouche d'un autre, des testicules pleins de sang, et un sujet accroupi dans une combinaison